Fontaine-Malherbe, Jean
Argillan





. . . . . Es-tu mon assassin ?
Barbare, il m'est affreux de périr de ta main.

ARGILLAN,

OU

LE FANATISME DES CROISADES;

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Par M. FONTAINE.

Tantum relligio potuit suadere malorum !

Lucr.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXIX.



A MONSIEUR
LE COMTE
DE MAILLÉ,
DE LA TOUR-LANDRY,

Brigadier des Armées du Roi, Colonel du Régiment de Condé, Premier Gentilhomme de la Chambre de S. A. S. Monſeigneur le Prince de CONDÉ.

MONSIEUR,

L'HISTOIRE des guerres de Religion eſt le ſujet éternel des méditations du Philoſophe. Ce ſont des expériences fatales faites ſur l'homme : elles conſtatent ce qu'il eſt. C'eſt dans les ſiecles de barbarie qu'il faut le fréquenter, pour apprendre à le connaître, & concevoir l'idée des excès dont il eſt capable. Il eſt un degré de ſuperſtition & d'ignorance, où ſon imagination n'attend, pour ainſi dire, qu'un prétexte, pour ſe livrer aux égaremens les plus étranges. Telle eſt la réflexion que j'ai ſouvent faite en liſant l'hiſtoire des Croiſades : en voyant un fils qui refuſe la rançon de ſon pere ; des Croiſés, qui pillent des Temples conſacrés au Dieu

même, dont ils vont prendre la défenſe ; des femmes proſtituées qui chantent des airs conſacrés à la débauche, dans la Chaire de verité ; des Religieux ſans diſcipline, des Chrétiens ſans foi, ſans vertu, ſe plongeant à l'envi dans les plus affreux déſordres, & donnant l'exemple de tous les crimes.

Cependant, on eſt conſolé de ces forfaits, par un petit nombre de vertus, & l'on rencontre avec joie quelques Héros parmi tous ces brigands. L'hiſtoire nous a peint, en autres actions mémorables, ce combat fameux de cinq cents Chevaliers du Temple, contre une armée de Sarrazins. Elle nous apprend que le brave MAILLÉ, *l'un de vos illuſtres ancêtres, demeuré ſeul de tous ces Chevaliers, étonna longtems cette armée entiere, par les prodiges de ſa valeur, & que ces barbares admirant ſon héroiſme, le crurent un guerrier envoyé par le Ciel au ſecours des Chrétiens.* *

Ce n'eſt point en faiſant réjaillir ſur vous la gloire de cette action, que je prétends faire ici votre eloge ; les votres ſont connues de tous les Chevaliers Français. Vous avez montré plus d'une fois, que dans votre noble famille, la valeur ſe tranſmet avec le nom que vous portez. J'ai admiré, je l'avoue, le courage intrepide de votre ayeul ; mais, ſi l'on peut faire un plus heureux emploi de ſa bravoure, c'eſt, j'oſe vous le dire, le noble uſage que vous faites de la votre. Ce Héros prodigua ſtérilement ſon ſang pour le fol eſpoir de ſoutenir la Religion ; vous avez conſacré plus utilement le votre, à la defenſe de la Patrie.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur, FONTAINE.

* Ils le prirent pour St. Georges.

PRÉFACE.

TOUT Ecrivain philoſophe doit ſe propoſer pour but la gloire d'annoncer de grandes vérités aux hommes. La plume deſtinée à tracer les penſées de ſon ame, doit être en ſes mains un inſtrument conſacré à la vérité. Ce n'eſt qu'à cette condition qu'il lui eſt permis de produire au dehors les ſentimens qu'il éprouve en lui-même, & d'épancher ſon ame en liberté. Avant de commencer d'écrire, qu'il ſe conſulte, qu'il ſe demande : Eprouvai je la noble envie d'être utile aux hommes, & de concourir à leur bonheur? L'emploi que je m'impoſe, c'eſt d'inſtruire le genre humain. Je viens démentir les horribles leçons que lui ont données le fanatisme & la ſuperſtition. Il eſt une Religion ; je veux la rendre moins terrible, afin qu'elle ſoit bienfaiſante. Il eſt un Dieu ; je veux le faire aimer, afin qu'il ſoit adoré. Il eſt pour l'homme des devoirs éternels & qui ne peuvent changer ainſi que les objets de ſa croyance ; le mien eſt de les enſeigner. En épurant ſon culte, en éclairant ſon ame, ce ſerait l'égarer moi-même, ſi j'oſais l'inſtruire à mépriſer les mœurs & la ſainteté de la vertu. Tel eſt l'engagement qu'un philoſophe contracte avec le genre humain : s'il n'a pas ſincerement deſſein de

le remplir, qu'il jette la plume; il ne mérite pas l'honneur de parler aux hommes, puisqu'il ne sent pas en lui le noble desir de les rendre plus vertueux. Ce n'est qu'ainsi que l'art d'écrire devient le plus sublime emploi d'un être pensant.

Eclairer les humains, est une loi que la nature impose aux sages. Telle est la destination de ces êtres rares; c'est pour cela qu'ils semblent nés. Ce sont des sages, qui les premiers donnerent des loix aux hommes: s'il n'eût jamais existé que des Rois, comment irait l'univers? Les persécuter est une sorte de rebellion. Les grands hommes sont une espéce de Souverains donnés par la nature. Le reste des esprits sont comme autant de sujets que le génie leur subordonne, & leur cabinet solitaire est l'azile auguste d'où ces Souverains exercent leur empire invisible. C'est ainsi qu'ont regné ces philosophes paisibles, qui tour à tour ont éclairé le monde.

Mais cette maniere de gouverner les hommes subit comme l'autre une fatalité cruelle. Tous les Rois qui ont occupé des trônes ne furent pas de bons Rois; de même tous ceux qui se sont mêlés d'instruire & d'éclairer le monde, ne furent pas toujours des sages. Éternellement on se souviendra des maux qu'ont causé ces usurpateurs. Quel étrange abus ils ont fait de leur pouvoir! ils furent des tirans plus funestes à l'humanité que les Nerons & les Tiberes.

S'il est essentiel pour un peuple d'être gouverné

par des Princes équitables & paiſibles, il n'eſt pas moins intéreſſant pour l'humanité que ceux qui prétendent tenir entre leurs mains le dépôt des vérités, ſoient inſpirés par la ſageſſe. S'il eſt vrai qu'un peuple prend les vices des maîtres qui le gouvernent, il eſt auſſi vrai qu'il reçoit l'ame & les penſées de ceux qui l'inſtruiſent. Leur eſprit ſe tranſmet à des nations entieres; leurs penſées ſe communiquent à toutes les têtes; les maximes répandues dans leurs écrits, vont inſenſiblement ſe dépoſer dans tous les cœurs, & le ſiécle où ils ont vêcu porte l'empreinte de leur ame. C'eſt ainſi que l'on ne vit jamais un philoſophe former des fanatiques, & que jamais un fanatique n'éleva de philoſophes. Socrate & Platon firent de leurs diſciples, des hommes ſages comme eux; Calvin & Luther n'ont formé que des fous cruels: les premiers firent adorer l'être ſuprême; ceux ci ont verſé le ſang des hommes uniquement pour détruire la confeſſion & la préſence réelle.

Il n'eſt point d'excès où l'homme ne ſoit capable de ſe porter ſur la foi de ceux qui ſavent s'emparer de ſa crédulité. Cet être, capable de raiſon, a reçu une intelligence facile à égarer. Sujet au fanatiſme, l'abſurde, le merveilleux le frappent & aſſujettiſſent ſa faible croyance. Eh! dans quels égaremens on l'a ſouvent précipité! que n'eſt-il point capable de croire, puiſqu'il a pu penſer que verſer le ſang de ſon ſemblable, c'étoit adorer l'être ſuprême? Voilà les hor-

reurs dont on ne doit point ſe laſſer de lui repréſenter aujourd'hui le tableau ; de même qu'il faut offrir à l'homme de ſang froid, le ſpectacle des excès où il s'eſt emporté dans ſon ivreſſe. Le genre humain doit profiter de ſon expérience & de ſes égaremens pour devenir plus raiſonnable & plus ſage. C'eſt par l'exemple des ſiécles paſſés, qu'on inſtruit les ſiécles à venir.

La contagion du fanatiſme qui a ravagé nos climats, n'épouvante plus aujourd'hui. Cependant on a peut-être tort d'imaginer que la philoſophie a purgé pour jamais la terre de cette peſte. N'étaient-ils pas auſſi des hommes, ceux qui s'égorgerent pour quelques opinions, qui ne devaient pas même les empêcher de s'aimer ? Méfions-nous de notre faibleſſe & de l'imperfection de nos organes. Il eſt à préſumer que nous portons tous en nous le germe de ce poiſon fatal. Je ſçais que la philoſophie a diminué nos erreurs, ou du moins les a rendues plus douces & moins fatales à l'eſpéce humaine ; mais il eſt une foule d'hommes parmi leſquels la lumiere qui nous luit ne pénétrera jamais, & qu'il eſt néceſſaire d'arréter dans les ténèbres de l'ignorance. C'eſt de cette claſſe d'hommes que l'on tira cette milice de fanatiques que l'on a vu courir, le glaive en main, durant pluſieurs ſiécles. Vivons dans la crainte, tant qu'il exiſtera des ſuperſtitieux ou des fourbes. Je doute qu'il arrive jamais un tems où il ne ſoit poſſible

de tromper, d'égarer les faibles mortels. » Ceux
» qui prétendent, dit Monſieur de Voltaire, que les
» tems du fanatiſme ſont paſſés, qu'on ne verra plus
» de Barcochebas, de Mahomets, de Jean de Leyde,
» &c. que les flâmes des guerres de religion ſont
» éteintes, font, ce me ſemble, trop d'honneur à
» la nature humaine. Le même poiſon ſubſiſte en-
» core, quoique moins développé : cette peſte qui
» ſemble étouffée, reproduit de tems en tems des
» germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas
» vû de nos jours les prophêtes des Cevennes, tuer
» au, nom de Dieu, ceux de leur ſecte qui n'étaient
» pas aſſez ſoumis ? «

Qui nous a dit que l'on ne verra pas encore quelque jour ces ſcènes ſanglantes ſe renouveller ſur la ſurface de la terre ? Mille cauſes éternellement ignorées, peuvent amener ici bas des changemens infinis. Les hommes ont paſſé tour-à-tour, de la folie à la raiſon, d'une ignorance ſtupide à un état plus éclairé? Les beaux Arts ſont périſſables comme la faible eſpéce qui les cultive : une ſeule révolution peut replonger encore dans la barbarie, cette Europe aujourd'hui ſi ſavante.

S'il eſt quelque moyen de prévenir ces rechutes effrayantes, ce n'eſt pas de renverſer la religion qui fut la cauſe ou le prétexte de tant de crimes. Sans doute il faudrait la détruire, ſi elle eût pû jamais conſeiller de ſemblables forfaits, mais il faut en con-

venir, ſa morale eſt douce & paiſible : elle ne devint atroce & fatale que lorſqu'elle fut interpretée par des furieux ou par des fourbes. Il eſt vrai que notre Religion forma plus qu'aucune autre de ces dévots inſenſés, dont l'hiſtoire nous a peint les fureurs. Tel eſt le malheur attaché à notre condition : une Religion toute merveilleuſe, toute fondée ſur des miracles, en propoſant pour objet de notre culte, des dogmes incompréhenſibles à notre faible intelligence, fait preſque toujours des fanatiques ou des incrédules. Il faut plaindre les uns & tâcher de guérir les autres. Il ne ſuffira pas de leur crier que le fanatiſme eſt dangereux : il faut leur prouver cette vérité par des exemples. C'eſt en expoſant ſous leurs yeux, le ſpectacle des horreurs qu'il a cauſées, ou dont il peut devenir la cauſe, que l'on peut parvenir à opérer leur guériſon. Voilà pourquoi le grand ouvrage de Mahomet, le plus hardi ſpectacle qu'on ait peut-être jamais offert aux hommes aſſemblés, eſt une ſublime leçon de Philoſophie donnée à l'Univers. » Si cette Tragédie laiſſe quelque choſe » à regretter aux ſages, dit Monſieur d'Alembert, » c'eſt de n'y voir que les forfaits cauſés par le zèle » d'une fauſſe Religion, & non les malheurs encore » plus déplorables, où le zèle aveugle pour une re- » ligion vraie, peut quelquefois entraîner les hommes.

Tel eſt le ſujet que j'ai oſé traiter : tels ſont les malheurs que j'ai eſſayé de peindre. Ce ſont des Chré-

tiens que je montre en ſpectacle à des Chrétiens. Leurs égaremens, leurs fureurs ont droit de nous intéreſſer, plus qu'aucun peuple du monde. Quoi de plus frappant pour nous, que le ſpectacle de nos propres folies ? Ce ne ſont point ici des crimes commis au nom de Mahomet ; ce ſont des meurtres, des excès commis par des Chrétiens, au nom de ce même Dieu que nous adorons. Ce ne ſont point les fureurs d'un peuple nourri dans une Religion étrangere, dont j'ai tracé le tableau déplorable ; ce ſont les fureurs de nos ayeux : nous ſommes nés dans le ſein de la même Religion, nous fûmes élevés dans les mêmes principes. Si le hazard eut placé notre naiſſance dans ces tems malheureux, nous euſſions ſuivi ſous les murs de Jeruſalem, des Souverains & des Nations extravagantes. La Syrie nous eût vus auſſi, forcenés & reſpirant le carnage, à l'exemple de tant de ſcélérats armés pour la cauſe du Ciel.

Si l'on n'eût jamais abûſé de la crédulité des hommes, ſi l'on eût mis les objets de leur culte à la portée de leur intelligence, ſans doute, ils euſſent fait moins de folies. La philoſophie qui ſçait combien ils ſont faibles & bornés, loin d'écraſer leur imagination ſous des dogmes effrayans, la ſoulage, en lui permettant quelque fois de douter de ce qu'elle ne peut concevoir. Elle les conduit aux pieds de l'Etre ſuprême, par l'amour & non par la terreur : elle fonde uniquement ſur la Nature les devoirs qu'elle

leur impose & n'exige de leur être que ce qui est en sa puissance.

Heureux l'homme de bien, qui consacrant sa vie auguste au bonheur d'être utile au monde, viendrait à bout de purger la terre du vil amas des superstitions; d'apprendre aux hommes à se traiter avec indulgence, à se pardonner des préjugés, des erreurs inséparables de leur faible nature; & parviendrait enfin à rendre éternels dans leurs cœurs, l'amour de l'humanité & l'horreur du fanatisme!

De toutes les folies que l'on conte de l'espéce humaine, depuis que l'on écrit son histoire, celle des Croisades est sans doute une des plus bisarres. Ce sujet m'a toujours paru un des plus beaux qu'on puisse exposer sur la scène. Quand je dressai le plan de cet ouvrage, je me proposai surtout, de donner une idée des mœurs étranges de ces siécles déraisonnables : je voulus peindre les cruautés, le fanatisme, les extravagances des chrétiens; leur haïne implacable contre les Sarrazins, & l'animosité des Sarrazins contre les Chrétiens. C'est ce que j'ai essayé de faire, en traçant le caractère d'Argillan. J'ai répandu dans tous ses discours, ce ton d'enthousiasme, que produit nécessairement une imagination trop échauffée. Le fanatisme est une espèce de délire; il faut que toutes les expressions servent à peindre cet état de l'ame. Voilà pourquoi, dans un endroit du quatrieme acte, que j'ai supprimé, au moment même

que Saladin cherche à l'adoucir & l'exhorte à la paix, entrant tout à coup en extase, Argillan s'écriait.

Voi ton juge effroyable au fond de l'avenir,
De quel œil menaçant il s'apprête à venir!
Ses mains ont préparé le jour de la vengeance;
Mortels, pour vous juger il se lève, il s'avance.
Tout s'allarme à l'aspect de ce Dieu redouté,
Et le tems sur ses pas retourne épouvanté;
Il lui rend en fuyant les siécles & les heures.
Il commande, & sortant de ses sombres demeures
Le genre humain s'éveille & respire à la fois.
. . . .
O jour épouvantable, où l'éternel rassemble
Les mortels étonnés de se trouver ensemble!
C'est envain que pour fuir l'homme s'est élancé;
Le pécheur vers son juge est partout repoussé.
En ce péril affreux la fuite est inutile:
Le tombeau se referme & refuse un azile.
Entendez-vous le choc des globes se heurtans,
Sur l'Univers détruit de toutes parts croûlans?
Je me trouve au milieu de la chute des mondes.
Tous, ensemble agités de secousses profondes,
Se pressent pour entrer dans la nuit du cahos.
Les cieux sont éclipsés, & n'ont plus de flambeaux.
Tout garde désormais un terrible silence;
O spectacle étonnant! L'éternité commence!

Jai peint dans Sandomir, un jeune homme entraîné par une passion fatale & irrésistible, balançant entre sa maitresse & son Dieu, s'efforçant de concilier son amour avec sa religion, & s'aveuglant quelquefois jusqu'au point de croire que sa passion n'est pas illégitime.

Rosemond est un vieillard qui touchant au terme de sa carriere, s'aperçoit enfin que ces guerres sacrées ne sont point commandées par le ciel, & que l'on peut-être un bon chrétien, sans égorger les Sarrazins. Tous ces personnages sont purement d'invention.

Le caractere de Saladin est le seul que j'aye puisé dans l'histoire. Si j'ai osé porter quelque atteinte à sa vérité, c'est en le représentant comme un vrai Philosophe. L'histoire nous apprend qu'il fut un bon Musulman zèlé pour sa religion. Au reste, le caractere de Philosophe, n'exclut peut-être pas la croyance en une religion quelconque. Sa bonté, sa clémence n'en sont que plus étonnantes; surtout si on les compare à la fureur des Chrétiens, qui professaient une religion plus sainte & plus paisible.

Quelle preuve plus éclatante d'une plus sublime Philosophie, que celle qu'il donna en mourant? Tranquille & calme dans ce moment terrible, où quelquefois le sage lui même s'épouvante, Saladin voulut, de son lit de mort, informer les hommes du néant des grandeurs & de la gloire. Au lieu du drapeau qu'on élevait devant son Palais, il fit porter le drap destiné à l'ensevelir: celui qui tenait ce lugubre étendart, eut ordre de crier à haute voix: » voilà ce » que Saladin vainqueur de l'Orient emporte de ses » conquêtes.» Quelques historiens ont assûré qu'il laissa des aumônes égales, aux pauvres Mahométans, Juifs

& Chrétiens ; voulant ſans doute faire entendre, par cette ſage diſtribution, que tous les hommes ſont freres, quelle que ſoit leur religion, & que pour les ſoulager, il ne faut jamais s'informer de ce qu'ils croyent, mais de ce qu'ils ſouffrent.

Saladin n'était pas né avec la paſſion de la guerre. Ayoub ſon pere l'entraîna, malgré lui, dans les Camps. Les circonſtances l'y enchaînèrent ; il ſe vit forcé de devenir un Conquérant. Son caractere était naturellement doux & pacifique. On ne peut aſſez admirer la clémence avec laquelle il traita toujours les ennemis cruels qu'il eut à combattre. La barbarie des Chrétiens ne l'empêcha jamais de leur pardonner, quand il les avait vaincus. On le vit plus d'une fois envoyer des vivres en abondance à ſes ennemis qui lui demandaient grace, & les nourrir généreuſement, quand il pouvait les détruire. On le vit plus d'une fois, & entre autres, après le ſiége de la Ville de Krak, racheter de ſon propre tréſor, les femmes, les enfans des braves Chrétiens qui les avaient vendus pour ſoutenir ce ſiége, & leur faire diſtribuer à tous, des ſommes proportionnées à leurs pertes & à leurs beſoins. On ſçait de qu'elle bonté il uſa avec les habitans de Jéruſalem. Il entra dans cette Ville, non comme un vainqueur, mais comme un Souverain dans la Capitale de ſes Etats. Aucun acte d'hoſtilité ne troubla ſon paiſible triomphe. Il fit laiſſer dans les hopitaux tous les malades qui s'y

trouvaient, & ordonna qu'ils fussent traités à ses dépens. » Ce Sultan généreux délivra mille pauvres » à la priére de son frere Seif-Eddin Adel, & mille » autres, à la sollicitation de Balean. Vous avez fait » leur dit-il, votre aumône l'un & l'autre : il est » juste que je fasse la mienne. Publiez daus la ville » que tous les pauvres peuvent en sortir, & que » je leur accorde la liberté. «. * Tous les prisonniers reclamés par leurs femmes, leurs filles ou leurs meres, furent délivrés par Saladin. Tous les maheureux qui se présentèrent devant lui, reçurent de l'argent ou des secours. Que l'on compare sa conduite avec celle des Croisés, qui lorsqu'ils se rendirent maîtres de Jérusalem, en égorgèrent tous les habitans, & que l'on juge.

O grand Saladin, puisque tu sçus pardonner, reçois ici l'hommage que je rends à tes vertus. Ce fut pour célébrer l'admiration que tu m'as inspirée que j'entrepris ce faible ouvrage. O grand homme, je voulus rendre publiques, les larmes que tu m'as fait répandre. Mais hélas! Ce monument que je consacre à ta gloire, périra peut-être bientôt, avec les faibles mains qui l'ont dressé. On ignorera jusqu'au nom de l'être sensible qui vint honorer ta mémoire. N'importe : j'ai satisfait mon cœur. J'ai du te rendre grace d'avoir épargné le sang des hommes.

* Histoire de Saladin. Ouvrage écrit avec Philosophie & plein de recherches sçavantes.

ARGILLAN

ARGILLAN,

OU

LE FANATISME DES CROISADES;

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.



ACTEURS.

SALADIN, *soudan de Jérusalem.*

ZELIMERE, *fille de Saladin.*

ROSEMOND, *ancien Roi de Sicile, prisonnier à la Cour de Saladin.*

ARGILLAN, SANDOMIR, } *fils de Rosemond.*

SELIME, *confidente de Zelimère.*

GERNAND, *ancien sujet de Rosemond.*

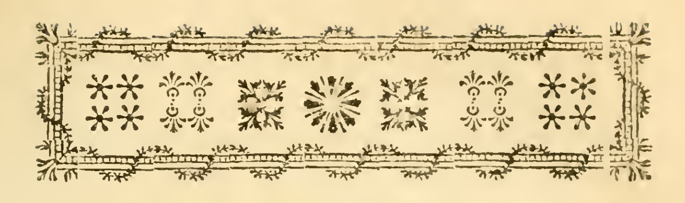
OSCAR, *Confident d'Argillan.*

UN EMIR.

SUITE DE SALADIN.

SUITE D'ARGILLAN.

La Scene est à Jérusalem, dans le Palais de Saladin.



ARGILLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROSEMOND, GERNAND.

GERNAND.

J'ARRIVE dans Solime, & dès le premier pas,
Le ciel, après vingt ans, vous remet dans mes bras.
Rosemond, est-ce vous? O mon Prince! ô mon maître!
Mon œil avidemment cherche à vous reconnaître:
Hélas! ces tristes yeux vous ont souvent pleuré.
Que l'âge & les malheurs vous ont défiguré!
Mais parmi tant de maux où le sort vous condamne,
Pourquoi vous rencontrai-je en cette Cour profane?

Pourquoi, triste & déchu du rang des Souverains
Languissez-vous ici, méconnu des humains?
Tandis que dans ces lieux votre lente justice,
D'un lâche usurpateur, néglige le supplice,
Votre sceptre à la main, il triomphe des loix.
L'insolent revêtu de la pourpre des Rois,
Paisible le front ceint d'un diadême auguste,
A profané le trône où s'asseyait le juste.
Qu'il tremble: un Dieu vengeur vous confie à ma foi.
J'irai, j'annoncerai que j'ai trouvé mon Roi.
Mais que dis-je? Sortez de cette nuit profonde,
Redemandez le trône, & montrez-vous au monde.
Souffrez, Seigneur, souffrez que ma fidèle main,
Dans le camp des Chrétiens conduise un Souverain;
Que j'amène à leurs yeux un Prince magnanime;
Honorez un sujet de cet emploi sublime.
Votre auguste misere excitant les douleurs,
Ira contre un tiran soûlever des vengeurs.

ROSEMOND.

Gernand, j'honore en toi cette noble constance.
Il n'est plus tems ami, de parler de vengeance.
Vien: satisfais des soins & des vœux plus pressans;
Ah! parle moi plutôt de mes tristes enfans.
Vivent-ils? De leur sort daigne instruire leur pere;
Sans doute ils ont rejoint leur déplorable mere,
Et d'un frere barbare...

GERNAND.

Ils respirent tous deux.

ROSEMOND.

Mes fils! ciel! à ce point combles-tu tous mes vœux?
Par quel prodige, ami, que je ne puis comprendre,
Épargnat-il un ſang qu'il brûlait de répandre?

GERNAND.

Le bruit de votre mort, du crime affreux ſignal,
De votre épouſe en pleurs hâta l'inſtant fatal.
Elle expire, & ſes fils, l'eſpoir de votre race,
Diſparurent ſoudain ſans laiſſer nulle trace.
Ceſſant de feindre alors, l'audacieux Onfroi
Porte un pied téméraire au trône de ſon Roi.
Soit que toujours le ciel qui garde ſa victime
Aveugle un ſcélérat au milieu de ſon crime,
Soit que de leur berceau ces timides enfans
Ne puſſent l'effrayer de leurs cris innocens,
Le perfide épargnant des victimes ſi cheres,
Confia leur enfance à des mains étrangeres.
De ces Princes longtems perdant le ſouvenir
Paiſible, ſans allarme il les laiſſa grandir.
Aujourd'hui ces guerriers dont la valeur l'étonne
Viennent l'épouvanter en paſſant près du trône.
Allarmé de ſon rang, redoutant ſes grandeurs,
Il les écarte: il craint dans ſes lâches terreurs
Qu'un ſecret échappé de la nuit du ſilence,
Sur ſon coupable front n'attire la vengeance.
Un Dieu, ſans doute, égare & trompe l'inſenſé:
Je le vois: ſon ſupplice eſt déja commencé.

Je vois qu'au trait vengeur le tiran eſt proie.
Dans vos bras paternels l'imprudent les envoie,
Et d'un prétexte ſaint déguiſant ſes frayeurs....

ROSEMOND.

Que dis-tu ? Quoi, mes fils !..J'oublirais mes malheurs.
Je verrais mes enfans ! mon cœur ſe ſent renaître.
Ah ! ciel ! que deviendrai-je en les voyant paraître ?

GERNAND.

Huit fois j'ai vû du jour les rayons bienfaiſans
Depuis que dans le camp l'ainé de vos enfans
Eſt venu des Chrétiens raſſurer le courage.
Chevalier valeureux, plein des feux du jeune âge,
L'intrépide Argillan, par d'illuſtres exploits
De la Religion vient ſoutenir les droits.
Il vient à Saladin redemander Solime,
Reclamer ces lieux ſaints que l'infidèle opprime.
Mais je crains le méchant qui le ſuit aux combats.
Par-tout l'affreux Oſcar accompagne ſes pas.
Oſcar, cet ennemi, ce fourbe, cet impie,
Lui, qui de votre épouſe....

ROSEMOND.

O crime ! ô barbarie !
Que nos yeux vigilans découvrant ſes deſſeins,
Garantiſſent mon fils de ſes perfides mains.
Ami d'une famille illuſtre, infortunée,
Du ſecond de mes fils quelle eſt la deſtinée ?
Parle,

GERNAND.

Il brillait, Seigneur, au rang des Chevaliers;
Quand un combat funeste à l'un de nos guerriers
Le fit d'un ennemi triompher avec gloire.
La mort allait punir sa fatale victoire.
Il a fui dans ces lieux les Chrétiens couroucés.
Le terrible anathême & ses foudres lancés
Jusques dans sa retraite ont atteint le coupable.

ROSEMOND.

Qu'entends-je? Nomme-moi ce guerrier formidable;
Sandomir n'est-il point ce jeune infortuné?

GERNAND.

Oui; lui-même, Seigneur.

ROSEMOND.

Mon cœur l'a deviné.
Sandomir est mon fils! ô nature! ô tendresse!
Je le vois, je l'entens, je lui parle sans cesse.
Tu me vis enivré d'un funeste poison,
Quand l'exemple des Rois égarant ma raison
Insensé je courus les champs de la Syrie.
Désertant la Sicile, & loin de ma patrie,
J'emportai dans ma fuite, à la honte d'un Roi,
Le tribut des bienfaits qu'elle attendait de moi.
Noradin nous surprit durant une nuit sombre.
Envain nos Chevaliers combattirent dans l'ombre.
Je tombai dans ses mains parmi tant de héros.
Je me vis enfermé dans le fond des cachots.

O tems de ma misere ! ô tems de ma souffrance !
Vainement de la mort j'implorai l'inclémence.
Révolté de mes maux, détestant mes revers,
Je repoussai la main qui m'apportait des fers.
Je frémis d'habiter ces abîmes funèbres,
De me sentir vivant dans l'horreur des ténèbres.
Chaque jour sans relâche un secours odieux
Conserva sans pitié les jours d'un malheureux.
Le sort renouvellait sur ma prison profonde,
Les fantômes changeans du spectacle du monde.
Tandis que je languis, oublié des humains,
Mon superbe vainqueur termine ses destins.
Saladin lui succède, & saisit sa couronne.
L'un descend au tombeau, l'autre s'élève au trône.
Tout-à-coup les cachots s'ouvrirent devant moi.
Ce héros accourant au secours de ton Roi,
M'aborde, & d'une main sensible à ma misere,
Me prit, me ramena mourant vers la lumiere.
Je rençontrai mon fils. Les décrets éternels
Sans doute l'ont conduit dans mes bras paternels.
Je l'aimai, je sentis une volupté pure.
Tout mon être à la fois pressentait la nature.
Ah ! je cède le trône & le fatal honneur
De pêrir malheureux au sein de la grandeur.

GERNAND.

Vous laissez un tiran paisible dans sa rage,
De vos tristes enfans dévorer l'héritage !

ROSEMOND.

Veux-tu que j'entre encore aux combats inhumains
Faible, portant un glaive en mes tremblantes mains ?
Que je montre un vieillard épris d'une couronne,
Qui ſe fatigue encore à monter ſur un trône ?
Et ſe pare aujourd'hui, fragile Souverain,
De vaines dignités qu'il faut rendre demain.
Faut-il donc pour goûter la volupté ſuprême
Se traîner ſous la pourpre & ſous un diadême ?
Écoute : à mes enfans que leur pere caché
Semble un homme ordinaire à leur ſort attaché,
Que gardant mon ſecret avec perſévérance...
Le pourrai-je endurer ce terrible ſilence ?
Me priver ſans pitié de leurs embraſſemens,
Muet, n'oſer jamais les nommer mes enfans...
M'aimeront-ils dumoins ? Ah ! dans leur ignorance
Peut être ils me verront avec indifférence.
N'importe, il faut ſe taire ; il faut loin de leurs yeux
Écarter prudemment un ſecret dangereux.
Quand je ne ſerai plus, tu leur feras entendre
Quel fut cet inconnu ſi fidèle & ſi tendre.
Di que j'étais celui qui leur donna le jour,
Di combien j'eus de peine à cacher tant d'amour ;
Et lorſque déplorant l'infortune d'un pere,
Tu verras mes enfans enflâmés de colere,
Menacer de mes maux le criminel auteur,
Va, cours : au nom d'un pere arrête leur fureur ;

Aux mains de mes vengeurs dérobe le coupable.
Cher ami, le barbare est assez misérable.
Le remord dévorant saura bien le punir :
Il est des criminels qu'il faut laisser périr.

GERNAND.

Mais, songez-vous ?...

ROSEMOND.

Le ciel infléxible & sévère
Lui refusa toujours le bonheur d'être pere.
Dès qu'il tombe d'un rang qu'il ne peut resigner,
Les héritiers du trône ont seuls droit de regner.

GERNAND.

Monarque généreux dont la vertu me charme !

ROSEMOND.

Mais parmi tant de joie un nouveau soin m'allarme.
Mon fils est surmonté d'un fatal ascendant.
Ami, d'un premier feu je crains l'emportement.
Il vient : de Zelimère il cherche la rencontre.
Sa flâme à tous les yeux se décéle & se montre.
Son œil appesanti s'ouvre avec peine au jour.
Il meurt : il est vaincu par le fatal amour.



SCENE II.

ROSEMOND, SANDOMIR, GERNAND.

ROSEMOND.

En vain de vos ennuis vous cachez l'amertume,
Seigneur, j'ai deviné le mal qui vous consume,
Zelimère...

SANDOMIR.

Il est vrai : mon cœur subit ses loix.
Le jour que je la vis pour la premiere fois...

ROSEMOND.

Téméraire, arrêtez.

SANDOMIR.

Mon amour vous offense !

ROSEMOND.

Ah ! puis-je à vos erreurs attacher l'innocence ?
Il faut vous préparer à ne la plus revoir.
O jeune homme imprudent, quel est donc votre espoir?
Voulez-vous aux Chrétiens instruits de vos faiblesses
Faire voir sans pudeur vos honteuses tendresses ?
Tandis que sous ces murs une foule de Rois,
Accourt se signaler par d'illustres exploits,
Vous irez, vil jouet d'une ardeur criminelle,
Vous traîner tous les jours aux pieds d'une infidèle !

SCENE III.

ROSEMOND, SANDOMIR, ZELIMERE, SELIME.

ROSEMOND, *Sandomir veut courir au-devant de Zelimère, Rosemond l'arrête.*

OU voulez-vous aller, téméraire ?

SANDOMIR.

A ses pieds.

ROSEMOND.

Si vous êtes Chrétien, fuyez, Seigneur, fuyez.

(Sandomir paraît effrayé.)

ZELIMERE.

D'où provient à ma vue un trouble que j'ignore ?
Sandomir.

SANDOMIR.

Zelimère!... Adieu... Je vous adore.

(Il sort.)

ZELIMERE.

Il m'évite ! ah ! je vois, je sais son attentat.
Pourquoi cette frayeur, s'il n'est point un ingrat ?
Est-ce ainsi qu'il répond à mon impatience ?
Sans doute il me trahit, puisqu'il craint ma présence.

Voilà donc cet amour tant de fois attesté !
Il mentait : son désordre a dit la vérité.

(A Rosemond.)

Dangereux ennemi qui sais trop le séduire,
Quel est donc ce plaisir que tu prends à me nuire ?
Je pensais que du moins les mortels odieux
Avaient leurs derniers ans pour être vertueux.

SCENE IV.

SALADIN, ROSEMOND, ZELIMERE.

ZELIMERE.

AH, mon pere, venez : un perfide m'outrage.
J'ai vû la trahison peinte sur son visage.
Il me fuit : c'est envain que tu veux m'éviter,
Je te suis ; devant toi je cours me présenter,
Mais, Seigneur, c'est à vous de venger mon injure
Pourquoi dans ce Palais retirer un parjure ?
Pourquoi chérissez-vous ce vieillard dangereux ?
C'est lui qui l'encourage à nous tromper tous deux.

SALADIN.

Vous ! qu'entends-je ? à ce point pourriez-vous méconnoître...

ROSEMOND.

Moi ! Ciel !

ZELIMERE.

Oui, croyez-moi : ce Chrétien eſt un traitre.

(Elle ſort.)

SALADIN.

Quoi, Seigneur, vous que j'aime; après tant de bienfaits,
Semez-vous la diſcorde au fond de mon Palais?
Quoi, dans l'Europe entiere & dans tout mon Empire
N'eſt-il pas un Chrétien qui ne cherche à me nuire?

ROSEMOND.

Vous me connoiſſez mal : ah Seigneur, arrêtez :
Du moins, il eſt un cœur ſenſible à vos bontés.
Illuſtre Saladin, votre vertu me touche,
Allez : tous les Chrétiens n'ont pas un cœur farouche.
Rarement comme vous ils furent généreux.
Dans une loi plus ſainte ils ſont moins vertueux,
Mais quand l'œil allarmé veillant ſur la jeuneſſe
D'un guerrier imprudent dont le ſort m'intéreſſe,
J'enhardis ſon courage à ce fatal combat;
Gardez-vous de penſer que je ſois un ingrat.



SCENE V.

SALADIN, UN EMIR.

L'EMIR.

SEIGNEUR, vers les remparts un Chevalier s'avance,
Il arrive, & d'un front où se peint l'arrogance
Dans les murs de Solime il veut être introduit.
Superbe, il ne dit point quel dessein le conduit.
Mais moi, d'un ton de voix qui bravait son audace;
J'ignore, si l'on veut t'accorder cette grace,
S'il te sera permis de voir nos citoyens,
Je vais le demander au vainqueur des Chrétiens.
Avec la vérité si le soupçon s'accorde,
Ce Chrétien dans nos murs vient semer la discorde.

SALADIN.

Quoi, toujours des combats? des spectacles d'horreur
Où le glaive à la main, le farouche vainqueur
Teint d'un sang malheureux, se croit couvert de gloire!
Où le meutre de l'homme est traité de victoire!

L'EMIR.

Plaignez-vous des brigands? pourriez-vous regretter?..

SALADIN.

Ami, s'ils sont cruels, dois-je les imiter?

L'EMIR.

Quoi, toujours pardonner! ô fatale clemence!
Vous n'osez prononcer le nom de la vengeance!
Quand ces bourreaux armés pour nous percer le flanc
Laissent de toutes parts des vestiges de sang,
Quand partout, égorgés au sein de leur patrie,
Le sang de vos sujets inonde la Syrie,
Vous craignez d'immoler, de frapper ces tyrans!
Vous épargnez le meurtre & la mort des brigands!
Sur votre auguste front devenu plus sévère,
Mon œil ne vit jamais se peindre la colere.
Ne puis-je, de votre ame aigrissant la douceur,
Porter toute ma haîne au fond de votre cœur?
Dans vos États sanglans témoins de tant de crimes,
On ne peut faire un pas sans fouler leurs victimes.
Près de Ptolémais, cinq mille infortunés,
Sans pitié, sans défense au glaive abandonnés;
Les enfans, les vieillards & les femmes timides
Tombant également sous leurs mains homicides:
Seigneur, de tant d'excès daignez être frappé;
Nul vaincu ne se montre à leur glaive échappé.
Dieu le veut, disent-ils: nous vengeons ses injures.
Son nom sort criminel de leurs bouches impures;
Et parmi les forfaits, le carnage & l'horreur
Ils accusent le ciel d'approuver leur fureur.
Vous vîtes des vieillards accablés d'un long âge
Se traîner chancelans aux plaines du carnage:

Des

Des Miniſtres de paix entourés de mourans
Courir d'un pas cruel ſur les corps expirans.
Un fils dénaturé, fanatique ſévère,
Refuſant hautement la rançon de ſon pere.
Que de fois ranimés, nourris par vos bontés,
On les vit, ſe jouant de la foi des traités,
Revenir contre vous, ardens, pleins de furie,
Combattre un bienfaiteur qui leur rendait la vie !
Quand la terre tremblant ſur ce lugubre bord,
L'homme ſe rencontrait ſans ſe donner la mort :
On les vit dédaignant ſa ſecouſſe profonde,
Nous pourſuivre au milieu des ruines du monde.
De leur ſang odieux ne privez plus nos mains.
Laiſſez-nous égorger tous ces vils aſſaſſins,
Qu'une étrange fureur, que l'amour de la guerre
Envoye & fait courir juſqu'au bout de la terre.
Tous vos braves ſoldats, pleins d'un juſte couroux
N'attendent qu'un ſignal pour les immoler tous.

SALADIN.

De l'hoſpitalité la Loi Sainte & Sacrée
Veut qu'ici ce Chrétien trouve une libre entrée :
Gardes, qu'on l'introduiſe au ſein de mon Palais.
Peut-être ce guerrier vient m'annonçer la paix.

(*Seul.*)

Souverain Tout-Puiſſant, c'eſt ainſi qu'on me nomme,
Hélas ! que puis-je donc pour le bonheur de l'homme ?
Eſclave ſur le Trône, enchaîné dans un camp,
Ma puiſſance ſe borne à répandre le ſang.

Diadême des Rois, marque d'un vain Empire ;
Va, je hais ton pouvoir, s'il ſe borne à détruire.
Si quelque heureux pouvoir en effet t'eſt commis,
Adoucis devant moi tous mes fiers ennemis.
De la guerre en ces lieux fais ceſſer les allarmes ;
Contrains tous ces brigands d'abandonner leurs armes.
Va, tu fais ſur mon front un menſonge orgueilleux,
Je n'ai point de pouvoir, s'il eſt des malheureux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSEMOND, OSCAR.

OSCAR,

VOus, qui de Sandomir gouvernez la jeunesse;
Sans doute, de son cœur, votre illustre sagesse,
Des exemples du vice écarte le danger,
Pardonnez, Argillan prêt à m'interroger,
Brûle d'être éclairci d'un secret qui le touche.

ROSEMOND.

O Ciel, & l'imprudent le confie à ta bouche!
Organe du mensonge, as-tu donc mérité
Que l'on mît en tes mains l'auguste vérité?

OSCAR.

Téméraire vieillard, qui sur la foi de l'âge
Hazardes devant moi ce discours qui m'outrage,
Va, j'excuse un couroux trop prompt à t'enflâmer.
Je sais que ma présence a droit de t'allarmer.

D'un témoin tel que moi tu crains l'aſpect auguſte.

ROSEMOND.

L'aſpect du criminel doit bleſſer l'homme juſte.

OSCAR.

Toi ſeul ès criminel, toi, qui conduis en paix
Un déteſtable amour :

ROSEMOND, *s'approchant de lui.*

Tu parles de forfaits;
Si je punis un jour ceux dont tu fus complice,
Tremble que cette main ne t'envoye au ſuplice.

OSCAR, *troublé.*

Toi!... mortel inconnu, plein de témérité,
Hâte toi de rentrer dans ton obſcurité,
Crains que je ne m'abaiſſe à punir l'inſolence.

ROSEMOND.

Tu ne peux ſans pâlir ſoutenir ma préſence.

OSCAR.

Quel es-tu pour tenir ces diſcours outrageans?

ROSEMOND.

Ne ſens-tu pas en moi l'ennemi des méchans?

OSCAR.

Tu te laiſſes tromper au deſſein qui te guide.

ROSEMOND.

Tu ne peux m'échapper, je te connois, perfide.

OSCAR.

Je ne peux t'échapper! tu m'oſes aborder
Pour venir, follement penſant m'intimider,

Prodiguer à mes yeux une vaine menace.
Je regarde en pitié ta ridicule audace,
Mais si tu me connais, oses-tu m'outrager ?
Tu sais combien mon cœur se plait à se venger.
Je jure ici ta perte : il faut que je l'obtienne.

ROSEMOND.

Ce Ciel, ce juste Ciel me répond de la tienne.

OSCAR.

Argillan m'entendra, saura la vérité.
Je peindrai Sandomir dans le crime arrêté,
Je dirai quelle main dans le piége l'attire.
Nous verrons qui de nous connaît mieux l'art de nuire.

ROSEMOND.

Je montrerai l'abîme où tu conduis ses pas,
Je lui dirai qu'un fourbe...

OSCAR.

Il ne te croira pas.

ROSEMOND.

Il croira tes forfaits : sois sûr de sa vengeance.
Tu sais que je te perds si je romps le silence.
Tu te troubles, barbare, & tu baisses les yeux.

OSCAR, *à part.*

Juste Ciel ! je frémis.

ROSEMOND.

Repens-toi, malheureux,
Il est pour le méchant un juge épouventable
Le suplice souvent rencontre le coupable.

SCENE II.

OSCAR, *seul.*

QUEL eſt donc ce vieillard terrible & menaçant ?
Je vois qu'il me connait : fatal événement !
Quel œil a pénétré le voile épais & ſombre
Des forfaits que ma main avait cachés dans l'ombre ?
Quoi, le crime cherchant une horrible clarté,
S'échappe donc toujours de ſon obſcurité !
Sans doute il va me perdre en me faiſant connaître.
Saiſiſſons cet inſtant. Argillan va paraître.
Courons aigrir ſon cœur de mille affreux ſoupçons.
Pour couvrir des forfaits il faut des trahiſons.
Excitons la diſcorde : armons-le contre un frere ;
Sauvons en les perdant l'aſſaſſin de leur mere.
Argillan me ſoumet ſes tranſports violens ;
Souverain abſolu, je gouverne ſes ſens.
L'abordant dans la nuit, au milieu des ténèbres,
Souvent je l'ai frappé par des accens funèbres ;
J'ai rempli de terreur ce crédule mortel
Inviſible, dictant les volontés du Ciel.



SCENE III.

ARGILLAN, OSCAR.

ARGILLAN.

Je te ſalue, ô Terre en merveilles féconde;
Lieux ſaints, lieux révérés où le Maître du monde
Accompliſſant ſur nous ſes étonnans deſſeins,
Vint en ſimple mortel changer tous nos deſtins.
Demeure auguſte & ſainte aujourd'hui profanée!
Pleurons Jeruſalem captive, abandonnée.
O Reine des Cités, aujourd'hui dans les fers,
Tes murs ſont déſolés, tes Temples ſont déſerts.
Des fidèles Chrétiens tu n'ès plus la patrie.
Le Juſte a diſparu, la race de l'Impie
Nombreuſe, fortunée, a rempli tes remparts,
Triomphe inſolemment & vit de toutes parts.

OSCAR.

Saladin brave en paix la vengeance céleſte.

ARGILLAN.

Inſolens ennemis, peuple que je déteſte,
Ton triomphe frivole eſt loin d'être achevé,
L'implacable Argillan t'eſt encor réſervé.
Je puis rendre ta gloire & tes conquêtes vaines,
Mon ſang pour te combattre eſt entré dans mes veines.

OSCAR.

D'un ſaint & noble eſpoir tout mon cœur s'eſt rempli.
Vous êtes ce Guerrier que le Ciel a choiſi
Pour frapper l'Infidèle & délivrer Solime.

ARGILLAN.

S'il daigne ſeconder le zèle qui m'anime,
S'il ſe plaît aux fureurs qui nous enflâment tous,
Partout le Muſulman va tomber ſous nos coups.
Nous vaincrons.

OSCAR.

Conſervez ce généreux courage;
Qu'au milieu des Guerriers, victimes de ſa rage,
L'Infidèle par tout, ſur la terre étendu,
Venge un ſang précieux par ſes mains répandu.
J'ai vû cinq cents Héros enflâmés par la gloire,
A vingt mille Brigands diſputer la victoire.
J'ai vû, ſûrs de périr, ces braves Chevaliers
Se ſuivant, s'engloutir dans des flots de Guerriers.
Maîllé ſurvivait ſeul à leur défaite entiere,
Maîllé couvert d'honneur, de ſang & de pouſſiere.
Tel un glaîve à la main, l'Ange exterminateur
Sur un peuple proſcrit frappait d'un bras vengeur
Tel j'ai vû ce Héros terrible en ſa vengeance.
Luttant, ſeul il s'oppoſe à cette foule immenſe.
Je les ai vus frappés, tombans de toutes parts,
Rouler autour de lui ſur la pouſſiere épars,
Et ſe précipitant ſur leur troupe allarmée,
Son glaive étincelant bravait toute une armée.

Enfin Maîllé vainqueur, lassé, n'en pouvant plus,
Succombe triomphant au milieu des vaincus.
On se presse, on l'entoure, on vante sa vaillance,
On touche avec respect, on admire en silence
La redoutable main d'où partait le trépas;
On le prend pour un Dieu qui préside aux combats.

ARGILLAN.

Et moi je vis encor, Ciel témoin de mes larmes!

OSCAR.

Chacun veut hériter du débris de ses armes.
On se dispute alors ces tronçons, ces lambeaux,
Ces restes révérés qu'a touchés le Héros.
On a vû des époux, contraints par la misere,
Vendre aux vils Sarrazins leurs enfans & la mere,
Et d'un siége cruel soutenir les horreurs
Avec un triste pain qu'ils arrosaient de pleurs.
Vous n'avez pas souffert l'insulte & les bravades
Qu'il fallut endurer près de Tibériades.
Lieux où j'ai vû périr, & dans leur sang plongés,
Trente mille Guerriers par le fer égorgés!

ARGILLAN.

Ciel!

OSCAR.

Saladin armé d'un œil inéxorable,
Sur ces plaines de sang régnait impitoyable.

ARGILLAN.

Cruel, tu sentiras mon implacable main:
Dieu vengeur, je fais vœu de lui percer le sein.

OSCAR.

Peignez-vous Saladin, ce partiſan du crime;
Ce fier uſurpateur triomphant dans Solime;
L'étendart des Chrétiens par leurs cris inſulté,
Jouet de ces Brigands en triomphe porté.

ARGILLAN.

Quoi! les Chrétiens ſuivant ce coupable cortège,
N'oſèrent l'enlever de leur main ſacrilège!
On ne les vit donc point élancés au combat,
Tuer, frapper, punir cet horrible attentat?

OSCAR.

Les Chrétiens conſternés gémiſſaient en ſilence.

ARGILLAN.

Quoi, loin de s'exciter l'un l'autre à la vengeance
Ils pleuraient conſternés? Ah! tu me fais rougir.
Un lâche eſt conſterné quand il craint de mourir.
Où ſont-ils des Brigands ces Héros homicides,
Que l'aſpect du trépas rendait plus intrépides?
Je ne m'étonne plus qu'un Dieu juſte, aux malheurs
Abandonne à ſon tour ſes lâches défenſeurs.
Ils ont pû ſupporter cet excès d'infâmie!
L'impie en ſon forfait n'a point laiſſé la vie!
Ah que n'étais-je ici? Quels lieux m'ont arrêté
Quand tu fus le témoin de cette impiété?
Moi ſeul j'euſſe attaqué cette foule inſolente.
J'euſſe appellé ſur eux la foudre étincelante.
Nul de ces ſcélérats ne ſe fût échappé.
On aurait vû par tout le Muſulman frappé,

L'Infidèle abbatu ſous un Dieu qui ſe venge,
Soudain s'anéantir ſous une forme étrange.

OSCAR.

Sandomir vit en paix parmi ces ennemis.
Que dis-je ?.,. Sçavez-vous de quel amour épris...

ARGILLAN.

Que parles-tu d'amour ? Quel langage funeſte!
Eſt-il un Muſulman que ſon cœur ne déteſte?

OSCAR.

Il aime Zelimère, & ce jeune imprudent
Se pare dans ces lieux du nom de ſon Amant.

ARGILLAN.

Lui! mon Frere! ah Barbare: ô déſeſpoir extrême:
Ce n'eſt donc point aſſez que frappé d'anathème
Il offre à tous les yeux un ſpectacle d'horreur,
Le perfide ajoutant le crime au deshonneur...
Qui t'a dit que traînant une coupable chaîne,
Mon Frere... Ah ce nom ſeul me répond de ſa haîne.

OSCAR.

Un viellard inconnu corrompt ſes jeunes ans;
Au chemin des forfaits le mène en cheveux blancs.
Lui ſeul lui ſuggéra le mépris de la gloire.

ARGILLAN.

Mon Frere! il ſe pourrait... Non je ne puis le croire.
Quoi, dis-tu, le perfide... Il oſerait aimer...
Ami, que ma colere eſt prompte à s'enflâmer!
Il ne peut m'éviter, je ſçaurai le confondre.
Je veux l'interroger, le forcer de répondre.
S'il oſait avouer un amour plein d'horreur...
Cette effroyable idée épouvante mon cœur.

SCENE IV.

SALADIN, ARGILLAN, OSCAR, UN EMIR.

SALADIN.

LEs Chrêtiens ſont-ils las d'enſenglanter la terre?
Que viens-tu m'annoncer? Parle : inſtruis-moi.

ARGILLAN.

La guerre.

SALADIN.

Souhaits trop impuiſſans, eſpoir qui m'as trahi,
Vous me flattiez envain, je vois....

ARGILLAN.

Ton ennemi.
Muſulmans, peuple objet d'une haine conſtante,
Je vous déclare à tous une guerre ſanglante.
Saladin, cette main t'apporte des revers,
C'eſt pour toi que j'accours au bout de l'univers.

SALADIN.

Dis-moi, quel eſt ton nom? Chrétien impitoyable.

ARGILLAN.

Quoi, ne connais-tu point Argillan l'implacable?
Que t'importe mon nom? Tu ſais mes ſentimens,
Nomme-moi l'ennemi de tous les Muſulmans.
Héros que moiſſonna la main de ce barbare,
Amis, à l'en punir Argillan ſe prépare.

Il ne vous trahit point marchant ſur vos tombeaux.
Je jure que ce fer n'aura point de repos
Avant qu'il ait vengé des guerriers magnanimes,
Mon bras ſur vos tombeaux va ſémer les victimes.
Vous ne me verrez point lâche au champ de l'honneur;
Sentez-vous la préſence & les pas d'un vengeur ?

SALADIN.

Ainſi donc des troupeaux de monſtres ſanguinaires
Avec toi de l'Europe ont franchi les barrieres
Pour venir replonger dans l'horreur des combats
Le paiſible habitant de ces triſtes climats.
Tu viens rompre la tréve aux Chrétiens accordée,
Et refuſant la paix qu'ils m'avaient demandée...

ARGILLAN.

Ils demandent la paix, & Solime eſt aux fers !
Non : pour la délivrer, j'ai franchi les deſerts.
Di : quel eſt ton eſpoir, & qu'oſes-tu prétendre ?
Veux-tu long-tems encor refuſer de la rendre ?

SALADIN.

Le vaincu, d'un triomphe oubliant tous les droits,
Jamais à ſon vainqueur impoſa-t-il des loix ?

ARGILLAN.

Tu t'enorgueillis bien d'un frivole avantage
Que tu dois au haſard bien plus qu'à ton courage.
Tu te nommes vainqueur ; ce nom t'eſt-il permis ?
Attends : tu le prendras quand tu m'auras ſoumis.
Mais je dois t'avertir que je ſuis loin de l'être.
Tandis que de ces lieux ton orgueil te croit maître ;

L'étendart eſt déja déployé dans les airs.
D'innombrables guerriers les chemins ſont couverts.
Pour punir tes forfaits, l'europe eſt ſous les armes,
Le mari ſe dérobe à ſon épouſe en larmes,
La mere pleure un fils échappé de ſes bras,
Le fils arme ſon pere & l'entraîne aux combats.
De leurs trônes par-tout les Souverains deſcendent.
Hors d'europe à grand bruit tous ces flots ſe répandent.
Par-tout le fer s'apprête à changer ton deſtin,
On rencontre par-tout l'homme un glaive à la main.
On a vu des enfans déja pleins de courage,
Eſſayer de combattre & de vaincre leur âge,
S'attrouper dans nos champs, s'armer de boucliers,
Ceindre à l'envi le glaive, & marcher en guerriers.
Sais-tu bien qu'on a vu ces ſoldats dans l'enfance
Pénétrer des États la profondeur immenſe,
Diriger contre toi leurs pas faibles & lents,
Et montrer aux deſerts de frêles combattans.

SALADIN.

Quoi, des enfans armés ! quel excès de démence !

ARGILLAN.

Et tu crois des Chrétiens éviter la vengeance.
Tu te troubles, barbare, & je lis tes frayeurs.

SALADIN.

Malheureux, ah ! je plains tes étranges fureurs.
Je crains peu tes Chrétiens & leur foule terrible ;
Je les braverai tous d'un front calme & paiſible.

Non, jamais devant eux tu ne me verras fuir ;
Va, Saladin eſt homme ; il apprît à mourir.
Mais d'un plus juſte effroi je ne puis me défendre,
Et je pleure le ſang que mes mains vont répandre.
Écoute & pèſe encor tes funeſtes deſſeins.
Il eſt des impoſteurs qui trompent les humains.
Je ſais que tes fureurs ne ſont point ton ouvrage.
Je ſais qu'on t'inſpira tous ces tranſports de rage.
Cruel, ſi tu voulais ... mais ton œil irrité,
Preſſent que je te veux parler d'humanité.
Eh bien, cours au tombeau que ton culte révere ;
Demande ; eſt-il permis d'aſſaſſiner mon frere ?
Mais pour déſaprouver une horrible fureur,
Ne ſuffirait-il pas de conſulter ton cœur ?

ARGILLAN.

C'eſt de l'avis des cieux que je ſers leur vengeance.
Si ce tombeau terrible interrompt ſon ſilence,
Je prévois ſa réponſe, & mon cœur eſt certain
Qu'il va me commander de te percer le ſein.

L'EMIR.

O toi, dont je ne puis endurer la menace,
Ah ! s'il m'était permis d'abaiſſer ton audace,
Va, cette main ſaurait t'apprendre à reſpecter
Le ſublime vainqueur que tu viens inſulter..
Illuſtre Saladin, votre auguſte clémence
De ces vils ennemis enhardit l'inſolence.
Je demande à vos pieds l'honneur de vous venger ;
De punir un Chrétien qui vous oſe outrager.

SALADIN.

Je ne puis approuver le courroux qui t'anime.
Ce transſport, il eſt vrai, peut être légitime,
Mais apprends à te vaincre, & retiens qu'un ſoldat
Ne doit verſer de ſang qu'en un jour de combat.
Toi, renonce aux perils d'une guerre inutile.
Mon palais cette nuit te préſente un aſile.
Adieu : daigne adoucir tes tranſports furieux,
L'homme ſeroit en paix, s'il était vertueux.

(L'Emir & Argillan ſe regardent avec indignation.)

SCENE V.

ZELIMERE, ARGILLAN.

ZELIMERE.

Vous êtes donc celui de qui la voix ſévere
Redemande un mortel que l'on dit votre frere.
On dit que l'arrachant du ſein de ce palais,
Vous venez de ces lieux l'enlever pour jamais.

ARGILLAN.

Tel eſt, n'en doutez point, le deſſein qui me guide.

ZELIMERE.

Eh bien, que tardez-vous d'emmener un perfide.
Je ne demande point s'il conſent de partir,
L'ingrat eſt toujours prét quand il faut me trahir.

ARGILLAN.

ARGILLAN.

Qu'entends-je ? Un tel difcours & m'étonne, & m'offenfe ,
Et je rends grace au ciel de fon indifference.
Son cœur doit vous haït , & loin de l'en blâmer ;
Je faurais le punir s'il ofait vous aimer. *(Il fort.)*

ZELIMERE.

Va , cruel , fois content , le perfide m'abhorre.

SCENE VI.

ZELIMERE, SANDOMIR.

SANDOMIR, *au fond du Théâtre.*

JE la vois : Dieu ! fuyons s'il en eft tems encore.

ZELIMERE.

Quel trouble à fon afpect vient foudain m'agiter ?
Di-moi : jufques à quand prétends-tu m'éviter ?
Tu ne peux m'échapper ; il s'agit de répondre :
Tu te tais ? Qu'un perfide eft facile à confondre !

SANDOMIR.

Prenez pour m'écouter un vifage plus doux ;
Loin de me regarder d'un œil plein de couroux ,
Plaignez-moi:ces fanglots que vous devez comprendre.
Ce défefpoir , ces pleurs que vous voyez répandre,
Madame , tout vous dit que le fort rigoureux
Loin de vous , pour jamais entraîne un malheureux.

Eh, comment endurer cet horrible ſupplice ?

ZELIMERE.

Te voilà donc enfin convaincu d'artifice.
Je te reconnais bien à ce lâche diſcours.
Tu ſais l'art d'inventer mille odieux détours ;
Mais ils ſont découverts : tu ne m'as point trahie ;
Ingrat, je m'attendais à cette perfidie.
Je ne crois point ton front où tu feins la douleur ;
Va, je ſais que la joie eſt au fond de ton cœur.
Penſes-tu que ta fuite & m'afflige & m'allarme ?
Je te verrai partir ſans répandre une larme.
Que dis-je ? Je m'empreſſe à renoncer à toi ;
Il me tarde déja que tu ſois loin de moi.

SANDOMIR.

Je n'en doutai jamais, Madame, je le penſe ;
Vous me vîtes toujours avec indifference.
Cruelle, il eſt donc vrai que vous trompiez mes vœux ;
J'étais loin de m'attendre à de pareils adieux.

ZELIMERE.

Ah ! perfide Chrétien, tu fais trop le contraire.
Mais, lâche, réponds-moi ; pourquoi veux-tu me plaire ?
Quels droits as-tu ſur moi ? Quand tu pars ſans retour
Que t'importe en effet ma haine ou mon amour ?
As-tu beſoin d'un cœur dont tu fuis la tendreſſe ?
Tu cherches le plaiſir d'outrager ta maitreſſe.

SANDOMIR.

Je ne puis ſupporter ces indignes ſoupçons.

ZELIMERE.

Ne veut-il pas encore au ſein des trahiſons

D'un amant vertueux conserver l'apparence ?
Di : ne voudrais-tu pas me vanter ta constance ?
Celle que tu trahis ne pourra te blâmer.
Non, tu n'es point un traître, & tu sais bien aimer.
Si tu l'oses encor, que ta voix me démente :
Le perfide est celui qui trahit son amante,
Qui pour tromper nos vœux, dans un cœur imprudent
Porte les feux d'amour & s'enfuit à l'instant.
Tu te plains du couroux dont mon ame est émue ;
Je n'en dis pas assez, je suis trop retenue,
Traître, qui romps ainsi les sermens que tu fais,
Lâche, qui feins l'amour, & qui n'aimas jamais.

SANDOMIR.

Ah ! je vous convaincrai que mon cœur vous adore.
On connaît cet amour dont vous doutez encore.
J'étais mal préparé contre tant de douleur.
Ah ! ce bras est tenté de me percer le cœur.
Cruelle, d'un seul coup terminant mon supplice
Ce fer pourrait sur moi punir votre injustice.
Si vous m'aimez, Madame, ah ! tremblez pour mes jours,
Et je vous avertis du peril que je cours.

ZELIMERE.

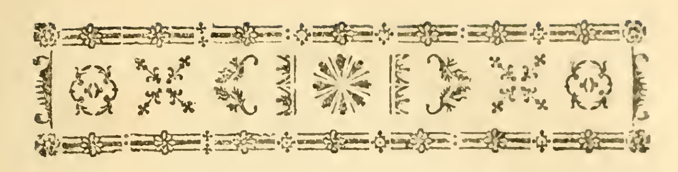
Pardonne, cher amant, mon injustice extrême.
Le reproche est permis quand on perd ce qu'on aime.
Rejette les conseils qu'on ose te donner ;
Si tu m'aimes, cruel, peux-tu m'abandonner ?

SANDOMIR.

Qui ? Moi ? Dieu ! quelques soient les conseils qu'on me donne,

Madame, il n'eſt pas ſûr que je vous abandonne.
ZELIMERE.
Promets-moi de ne point ſéparer nos deſtins,
Donne-moi pour garants les ſerments les plus ſaints.
SANDOMIR.
O vous qui connaiſſez l'excès de mes faibleſſes,
Vous n'avez pas beſoin de mes vaines promeſſes;
Je me ſens arrêté par un charme vainqueur.
Que d'empire le ciel vous donna ſur mon cœur!
Moi fuir! moi délaiſſer l'amante la plus tendre!
Nul mortel juſqu'ici n'a droit de le prétendre.
J'ai promis, il eſt vrai, de fuir avec mes fers
Et d'emporter ma chaîne au bout de l'univers;
Mais que je ſavais peu ce que j'oſais promettre!
Votre eſclave en vos mains vient déja ſe remettre.
Mes ſens à vous braver ſe ſont tous eſſayés,
Mais l'amour me ſurmonte & me jette à vos pieds.
Que mon frere à mes yeux maintenant ſe préſente,
Je veux en ſa préſence avouer mon amante.
Ah! puiſſai-je le voir s'attendrir à ſon tour.
Quel cœur en vous voyant ne pardonne l'amour?
ZELIMERE.
Helas! je ſors d'un ſang que ton frere déteſte.
Cher amant, que je crains cet entretien funeſte!
Ah! Dieu! ſi le cruel s'oppoſait à nos feux.
SANDOMIR.
N'importe, je vous aime... il s'agit d'être heureux.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente une nuit. Argillan dormant paraît agité d'un rêve affreux. Il court égaré. Oscar paraît ensuite.

SCENE PREMIERE.

ARGILLAN, OSCAR.

ARGILLAN.

MAHOMET !...quoi le traitre aux pieds de son idole !
Leve-toi, téméraire, ou cette main t'immole,
Mais quel autre appareil impie & criminel ?
Il épouse à mes yeux... Courons, vengeons le Ciel.
Meurs, traitre...Son sang coule... En quels lieux égaré..

(Il donne un coup dans l'air. Il s'éveille aussitôt & jettant avec effroi son épée il tombe dans un fauteuil.)

OSCAR.

Ah ! Seigneur, sur vos pas vos cris m'ont attiré.
Quel trouble vous a fait devancer la lumiere ?

ARGILLAN, *regardant Oscar d'un œil effrayé*

Ce glaive n'est-il point teint du sang de mon frere ?
Examine mes mains, m'éveillai-je innocent ?

Ne vois-tu point ſur moi des veſtiges de ſang ?
Ami, tu ne ſais pas quelle était ma victime?

OSCAR.

Votre frere. Le Ciel m'a revelé ſon crime.
Lui refuſerez-vous ce qu'il a demandé ?

ARGILLAN.

Cruel, vous ignorez ce qu'il m'a commandé.

OSCAR.

De punir, d'immoler l'ennemi qui l'outrage.

ARGILLAN.

Le Ciel t'a donc auſſi tenu même langage!

OSCAR.

Il murmure, il ſe plaint que vous l'abandonnez.
Sa voix s'eſt fait entendre à mes ſens étonnés,
Et faiſant éclater ſa terrible colere,
Parmi ſes ennemis a nommé votre frere.

ARGILLAN.

Toujours dans tes récits j'ai lû la vérité.
Tel eſt l'avis des Cieux en ſecret apporté.
Je n'étais plus frappé par les accens funèbres,
De l'effrayante voix parlant dans les ténèbres;
Déja du doux ſommeil les précieux bienfaits
A mes ſens agités avaient rendu la paix ;
Soudain un ſonge affreux m'a rempli d'épouvante.
J'ai vû de Sarraſins une troupe inſolente :
Mon frere, le crois-tu, mon frere au milieu d'eux
Triomphant, s'avançait d'un œil audacieux.

Je l'ai vû, juste Ciel! je crois le voir encore
Encensant à mes yeux l'imposteur que j'abhorre.
D'une vile idolâtre on l'a nommé l'époux.
Furieux, je m'élance & les disperse tous.
Comme je les frappais, ardent, plein de colere;
Ami, le fer aveugle a rencontré mon frere.
Ce spectacle d'horreur me poursuit devant toi:
Tout le sang de mon frere a rejailli sur moi.
En quels maux le sommeil nous entraîne & nous plonge!
Mon cœur n'a point de part à cet horrible songe.
Va, cours: qu'en ce lieu même, où j'ai cru cette nuit...
Je perde en l'embrassant l'horreur qui me poursuit.
J'ai besoin de le voir, son heureuse présence
Rendra seule à mon cœur la paix & l'innocence.

OSCAR.

Arrêtez: frémissez d'un funeste dessein
Que l'Ange des Enfers a mis dans votre sein.
Ah Dieu! d'un criminel redoutez les approches.
Irez-vous à ce traitre épargnant les reproches,
Rendre le Ciel témoin d'un coupable transport?
Caresser un mortel qui mérite la mort?

ARGILLAN.

Vous me faites frémir; la nature peut-être...

OSCAR.

La nature vous trompe en parlant pour un traitre.

ARGILLAN.

Ce songe...

OSCAR.

Doutez-vous de ſes avis heureux ?

ARGILLAN.

Je crois aveuglément tout ce qui part des cieux.

OSCAR.

Vous avez entendu cette voix redoutable ;
Puiſqu'il eſt accuſé, ſans doute il eſt coupable.
Pour le crime Argillan n'a-t-il plus de Couroux ?
Le Ciel avait raiſon de ſe plaindre de vous.

ARGILLAN.

Eh bien, qu'ordonnes-tu ? guide ma main tremblante.
Laiſſez-moi fuir, cruel, la vertu m'épouvante.

OSCAR.

Eh quoi, lorſque le Ciel prend ſoin de déſigner...
A-t-il des ennemis que l'on doive épargner ?
Fuyez, laiſſez un traitre épouſer Zelimère.

ARGILLAN.

Juſte Ciel ! Mahomet eſt le Dieu de ſon pere !
Toi qui d'un tel Hymen oſes m'entretenir,
Oſerais-tu penſer que je puis le ſouffrir ?
J'ignore à quels excès peut s'emporter mon zele.
Ah grand Dieu ! lui ! mon frere, époux d'une infidèle !
Si le traitre s'obſtine à vouloir t'outrager,
Qu'il tremble, dans ces lieux je viens pour te venger.
Va, cours, & s'il eſt vrai qu'il ſe laiſſe ſéduire
Aſſûre toi du crime & reviens m'en inſtruire.

⁂

SCENE II.

ROSEMOND, ARGILLAN.

ROSEMOND, *troublé.*

VOTRE aſpect, vos malheurs ont droit de m'attendrir,
Seigneur, contre un méchant je viens vous ſecourir,

ARGILLAN.

Eſt-il donc des méchans? quelle lâche furie
Pourrait percer un cœur, hélas! qu'on lui confie?
D'un crédule mortel qui pourrait ſe jouer?

ROSEMOND.

Il en eſt, ah je ſuis contraint de l'avouer;
Qui s'exercent dans l'art d'égarer l'innocence:
Vous en ferez bien-tôt la triſte expérience.
O jeune homme imprudent, croyez-vous vertueux
Cet horrible mortel qui vous ſuit en tous lieux?
Lui qui vous a volé votre auguſte naiſſance,
Lui qui de la révolte embraſſant la défenſe...

ARGILLAN.

Qu'entends-je? apprenez-moi ce ſecret odieux.
Daignez ne point tromper un mortel malheureux.
Qui, lui! quoi cet Oſcar qu'honorait mon eſtime!
Je ne m'étonne plus ſi pour cacher ſon crime

Le traitre loin de moi voulait vous écarter.
Cet Ofcar me trompait & je n'en puis douter.
Ah de nos entretiens il fuyait la lumiere.
C'était pour mieux encore exciter ma colere
Que le fourbe accufant vos fecrets fentimens
M'a dit que vous étiez l'ami des Mufulmans.
Je m'indigne, Seigneur, du nom dont il vous nomme
Sans doute...

ROSEMOND.

Ecoutez-moi : je fuis ami de l'homme.

ARGILLAN.

Que dites-vous, ô Ciel ! du moins vous haiffez...

ROSEMOND.

Je ne fais point haïr. Et quoi, vous frémiffez !
Mon âge acquît le droit de s'expliquer fans feindre :
Je ne hais point, Seigneur, le mortel qu'il faut plaindre.

ARGILLAN.

Ofcar, je le vois bien, fut loin de me trahir.

ROSEMOND.

Répondez-moi, cruel, eh pourquoi fe haïr ?
Pourquoi de votre cœur bannir la bienfaifance ?
Quoi toujours des fureurs & jamais de clémence !
J'ai vû dans cette enceinte, à l'ombre des autels
Le fer au nom d'un Dieu pourfuivant les mortels.
Les Chrétiens l'encenfaient au milieu du carnage
Se croyant vertueux par des tranfports de rage,
Lui rendaient un hommage effroyable & nouveau,
Se preffaient tout fanglans autour de fon tombeau.

Dieu bienfaiſant, Dieu bon, vengeur de tant de crimes,
Demandas-tu jamais de ſemblables victimes?

ARGILLAN.

Oſez-vous me tenir ce langage pervers?
Triomphe, Mahomet, dans le fond des Enfers;
On oſe devant moi ſoutenir ta défenſe,
O Ciel! & c'eſt à moi qu'on parle de clémence!
Il faudra donc ſouffrir que ce fourbe en ce lieu
Uſurpe inſolemment l'héritage d'un Dieu.
Je n'oſerai punir ſon rival ſacrilége.
Votre perfide main m'attendait à ce piége.
Les décrets ſont lancés: loin de ſe révolter
Le glaive ſe ſoumet à les exécuter.
Vous qui me défendez d'enſenglanter la terre,
Les déſerts ombragés des drapeaux de la guerre
Sont peuplés de ſoldats prêts à vous accuſer;
L'Europe eſt en chemin pour vous déſabuſer.

ROSEMOND.

Farouche adorateur du Dieu de la clémence,
On dirait que ton maître ordonne la vengeance.
Redoute ces tranſports qui viennent t'enflâmer.
Quoi, tu hais, & ton Dieu te commande d'aimer!
O religion Sainte! ô morale ſublime!
Tu n'inſtruiſais pas l'homme à commettre le crime.
Si tu hais Mahomet, renverſe ſes autels,
Détruis ſon culte impur, mais pardonne aux mortels.
Quelle eſt donc ta fureur? écoute-moi, barbare,
Faut-il aſſaſſiner ce mortel qui s'égare?

Ton Dieu défend le fer, il venait l'abolir;
Ah cruel, si ta main ose encor s'en servir,
Apprends à pardonner pour illustrer ta gloire;
Sache arrêter le sang des mains de la victoire.
Les Chrétiens de carnage & de meurtre enivrés
Devant tout l'Univers se sont deshonorés.
C'était aux cruautés d'annoncer le mensonge.
Dans le sang des humains la vérité se plonge!
Vous sémez devant vous l'épouvante & l'horreur!
Quel moyen suivrait-on pour annoncer l'erreur?

SCENE III.

ROSEMOND, ARGILLAN, OSCAR.

OSCAR.

SEIGNEUR, de ce vieillard craignez les perfidies;
Mais sur tout redoutez ses noires calomnies.
De soupçons dans votre âme il prétend me noircir;
Je sçai que près de vous il vient pour vous trahir.
De ses lâches détours vous avez tout à craindre,
Il est sçavant dans l'art de tromper & de feindre.
Il vient vous observer, & sortant de vos mains
Il court aux Musulmans divulguer vos desseins.
Voilà votre ennemi, c'est lui qui met sa gloire...

ROSEMOND.

Fourbe, tu ments: je suis... Gardez-vous de le croire.

A ce vil imposteur pouvez-vous pardonner
Le nom que devant vous il ose me donner?
Toi, crains qu'en ce péril où le crime t'expose,
La foudre en éclattant contre-toi ne dépose.
Parlez : qui de nous deux vous semble un imposteur?
Avant de prononcer consultez votre cœur.
Que te sert d'usurper le front de l'innocence?
Fais-lui de tes forfaits l'horrible confidence.
Tu te tais : juste Ciel, témoin de tant d'horreurs,
Contrains ce scélérat d'avouer ses fureurs.
Que je hais un méchant ! toi que le Ciel m'envoye,
Criminel, qui du juste enfin deviens la proye,
Renonce à tes desseins, prompt à le secourir
Pour deffendre ses jours tu me verras périr.

SCENE IV.

ARGILLAN, OSCAR.

ARGILLAN.

QUEL est donc ce mortel si rempli de tendresse ?
Serait-il vrai, grand Dieu ! qu'on séduit ma jeunesse ?
Ne me trompez-vous point ?

OSCAR.

Seigneur avec raison
Je me sens offensé d'un semblable soupçon.

Je dois en convenir, j'étais loin de m'attendre
Qu'un jour d'un tel affront je duſſe me deffendre.
Quand des plus Saints devoirs j'enſeigne ici les loix,
A peine un inconnu vient élever la voix,
Vient de lâches diſcours outrager l'innocence,
Votre cœur ſoupçonneux conçoit la défiance.
J'ai lieu d'être étonné d'un ſemblable retour.

ARGILLAN.

C'était pour me tromper qu'il feignait tant d'amour!

OSCAR.

C'eſt un fourbe, vous dis-je, & le Ciel qui m'éclaire...

AGILLAN.

Je le penſe à regret, je l'aurais cru ſincère.
Je voyais ſur ſon front une noble candeur
La perſuaſion ſe gliſſait dans mon cœur,
Et malgré les diſcours que tu me fais entendre,
D'un penchant inconnu j'ai peine à me deffendre.
Ainſi l'homme toujours trop prompt à ſe livrer
S'abandonne à la main qui cherche à l'égarer.
Des deſſeins des mortels toi ſeul peux nous inſtruire,
Grand Dieu! fais nous haïr qui cherche à nous ſéduire.

SCENE V.

ARGILLAN, SANDOMIR, OSCAR.

SANDOMIR, *avec empreſſement.*

MON frere, permettez...

ARGILLAN.

Arrêtez, imprudent;
Pour oſer m'aborder êtes-vous innocent?

SANDOMIR.

De quel crime à vos yeux a-t-on noirci ma vie?

ARGILLAN.

On dit que recherchant la fille de l'impie
Un amour plein d'horreur... Mais je ne puis penſer
Qu'à cet excès de honte on ait pû vous forcer.
Impoſez donc ſilence à ce bruit téméraire :
Ne connaiſſez-vous point la langue du vulgaire?
Ignorez-vous qu'enfin ſes diſcours emportés
Ont attaché l'opprobre au nom que vous portez?
Qu'un nom que ma valeur fit connaître à l'hiſtoire
Va ramper déſormais dépouillé de ſa gloire.
Montrez-vous aux Chrétiens, venez leur préſenter
Un front libre des ſoins qu'on vous oſe imputer.

SANDOMIR.

Seigneur, il faut parler : il n'eſt plus tems de feindre;
Mon cœur impatient eſt las de ſe contraindre,

J'aime.

ARGILLAN.

Quoi, vous aimez!...

SANDOMIR.

Je l'adore, Seigneur.

ARGILLAN.

Le voilà donc rempli ce ſonge plein d'horreur!

SANDOMIR.

Long-tems dans les combats je courus inſenſible.
Atteint, en la voyant, d'un regard invincible,
Je tombai ſon eſclave, entre ſes jeunes mains.
Tremblant à ſes genoux j'attachai mes deſtins;
De chagrins tout nouveaux j'éprouvai l'amertume;
Et je mis mon bonheur au mal qui me conſume.

ARGILLAN.

Toi, qui viens devant moi par de lâches diſcours
Publier ſans reſpect tes infâmes amours,
Sans rougeur ſur le front & ſans effroi dans l'âme,
Tu me fais confident de ton horrible flâme,
Lâche; ſi le trépas peut ſeul te ſecourir...

SANDOMIR.

Et ſur quoi juges-tu que j'ai peur de mourir?
Crois moi; ſi Zelimère à mes vœux eſt ravie,
Je n'ai pas le deſſein de ſupporter la vie.
Frappe, donne la mort à qui l'oſe implorer;
De combien de chagrins tu me vas délivrer!

ARGILLAN.

Fatal aveuglement que je ne puis comprendre!

Tout

Tout ſouillé de forfaits tu voudrais entreprendre
Cette vie étonnante & ce jour ſi nouveau
Que tout mortel rencontre en la nuit du tombeau ;
Et le juſte frappé d'une terreur mortelle
N'oſe entrer ſans pâlir dans la nuit éternelle !
Redoute un Dieu vengeur, maître de ton deſtin,
Crains de tomber vivant en ſa terrible main.
Ce n'eſt plus ce mortel obſcur en ſa naiſſance,
Qui le pauvre imitant ſe plut dans l'indigence,
Egal des malheureux, ſans rang, ſans dignité,
Et vécut merveilleux dans ſon obſcurité!
C'eſt le Dieu créateur, le juge de la terre,
Mortels, je vous l'annonce armé de ſon tonnerre :
Frémiſſez, imprudens, qui l'oſez outrager.
O combien des pécheurs il aime à ſe venger,
Quand ſa main redoutable apprétant leur ſupplice,
Il commande aux Enfers de lui faire juſtice!
L'eſpoir à ce ſignal fuit loin des malheureux :
Il n'eſt plus de trépas, ni de tombeau pour eux.
Une effroyable vie aux criminels s'attache,
Tourmentés ſans eſpoir & vivant ſans relâche.
Terrible au haut des Cieux un vengeur immortel
Soutient avec des maux leur ſupplice éternel.

SANDOMIR.

Je friſſonne : ô mortel, ô faible créature!
Mais je vois Zelimère ; ah mon cœur ſe raſſure.

SCENE VI.

ARGILLAN, SANDOMIR, ZELIMERE.

ZELIMERE.

SEIGNEUR, vous me voyez tremblante devant vous.
Je viens désavouer un injuste couroux.
Hélas ! qu'en vous portant des vœux pleins d'imprudence
La bouche avec le cœur fut mal d'intelligence !
Quelle était mon erreur ! que ces vœux insensés
En s'adressant à vous tremblaient d'être exaucés !

ARGILLAN.

Quoi j'entends ces discours & je suis immobile !
Mahomet à leurs vœux me rendrait-il docile ?
Je suis épouvanté de mon peu de fureur.
O toi, profane objet, qui m'inspires l'horreur,
De la part des Enfers tu viens pour me séduire,
Mais apprends que sur moi tu n'as aucun Empire.
Non, tu n'obtiendras point cet objet odieux,
Traitre, & tu peux déja lui faire tes adieux.

ZELIMERE, *se rengeant près de Sandomir.*

Mes bras vont l'enchaîner : quoique tu puisses faire,
Secondés par l'amour & bravant ta colere,
Ces bras, ces faibles bras sauront le retenir.

ARGILLAN.

O Ciel ! je vois le crime & n'ose le punir !

SCENE VII.

SANDOMIR, ZELIMERE.

SANDOMIR.

AVEC quel œil farouche il a vû tant de charmes !
Le barbare prétend, loin d'essuyer nos larmes,
Que la foudre sur nous est prête à s'allumer.

ZELIMERE.

Faut-il croire un brigand qui nous défend d'aimer ?

SANDOMIR.

Quel peut être en effet ce crime impardonnable ?
Hélas ! en vous aimant suis-je donc si coupable ?
Non, c'est trop m'allarmer, & je veux que l'Hymen...
Je ne redoute plus un si charmant lien.

ZELIMERE.

Mon pere nous attend, allons lui faire entendre
Lui confirmer l'aveu de l'amour le plus tendre.

(*Elle sort.*)



SCENE VIII.

SANDOMIR, *seul.*

TOi dont le nom toujours se mêle à nos malheurs,
Toi, qu'ici bas sans cesse implorent nos douleurs,
Je mets à tes genoux un mortel misérable.
Serais-je menacé de devenir coupable ?
O mon Dieu, défends-tu qu'on ose l'adorer ?
Me voilà seul, commande & daigne m'éclairer.

SCENE IX.

ARGILLAN, SANDOMIR, ZELIMERE, OSCAR.

OSCAR, *ramene Argillan sur le Théâtre.*

IL faut un châtiment, s'il ose être indocile.

ARGILLAN.

Sui-moi, sui sur le champ de ce coupable azile.

ZELIMERE, *arrivant avec précipitation.*

Venez, Seigneur, venez, mon pere vous attend,
Ses regards empressés demandent mon amant.

ARGILLAN.

Ah! cessez de tenter ses lâches complaisances,
Retirez-vous; sui-moi: quoi, traitre, tu balances!

ZELIMERE.

Il ne te ſuivra point, ceſſe de t'en flatter.
Les larmes d'une amante ont droit de l'arrêter.

ARGILLAN.

O crime ! il délibere ! eh bien, parle, prononce :
Di : ton choix eſt-il fait ?

SANDOMIR.

Faut-il que je renonce ?...
Ecoute : je te ſuis : ô funeſte devoir !

ZELIMERE.

Arréte, ingrat, arrête, ou crains mon déſeſpoir.

SANDOMIR.

Quel pouvoir me ſurmonte & m'entraîne vers elle?
Je voudrais... Je ne puis... Vous l'emportez, cruelle

ARGILLAN.

Il ſort : à ſon paſſage il fallait m'oppoſer.
Il fallait le punir. Ah bien loin de l'oſer,
A l'aſpect du pécheur je demeure paiſible !
Je n'ai plus de vertu, je deviens inſenſible.
Peut-être qu'à mon tour je me rends criminel :
Suivez mes pas ; allons conſulter l'Eternel.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARGILLAN, SOLDATS *de la Suite d'Argillan.*

ARGILLAN, *à ses Soldats.*

VOus avez vû ces lieux si féconds en miracles ;
Ce Temple auguste & saint, qu'ont chanté tant
d'Oracles.
Quel respect saisit l'âme en ce terrible lieu !
Amis, comme on y sent la présence d'un Dieu !
La tombe où reposa le souverain du monde
Le sentit respirant dans sa prison profonde.
Ce n'était plus un homme. O prodige nouveau !
Il se transforme en Dieu dans le fond du tombeau.
Et sauvant des mortels la race condamnée,
S'échappe triomphant de la tombe étonnée.
Soudain vers l'immortel les Gardes assoupis
Levant émerveillés leurs fronts appésantis,
L'ont vû, sur les Enfers remportant la victoire,
Qui traversait les airs tout rayonnant de gloire,
Et couverts d'un éclat qui réjaillit sur eux,
Leurs regards étonnés le suivaient dans les Cieux.

Amis, vous avez vû ce champ que je déteſte,
Où traînant l'inſtrument d'un ſuplice funeſte,
Il approcha du lieu fatal, infortuné,
Suivi des criminels qui l'avaient condamné.
L'univers fut contraint de permettre un tel crime,
Et la mort le ſaiſit admirant ſa victime.
Lorſque baiſſant la tête au coup qui le perça,
Pouſſant un long ſoupir, l'Immortel expira;
L'Univers reſſentit ce coup épouvantable,
La Terre s'ébranlait ſous les pas du coupable,
Le Soleil ſe dérobe à l'homme épouvanté,
La Nuit, du voile affreux de ſon obſcurité
Courut envelopper ce coupable hémisphère,
Le Juif déſeſpéra de revoir la lumiere.

UN SOLDAT.

Quand pourrai-je, immolé près de ſon ſaint tombeau,
Payer de tout mon ſang un trépas auſſi beau?

UN SECOND SOLDAT.

Nous allons triompher de l'Enfer en furie.

LE PREMIER SOLDAT.

Notre blus beau triomphe eſt de perdre la vie.

ARGILLAN.

Amis, le Ciel approuve un généreux tranſport:
Il promet...

LE PREMIER SOLDAT.

Ah du moins il me promet la mort.

ARGILLAN.

Ne perdons point de tems; bientôt la tréve expire
Attaquons Mahomet, détruiſons ſon Empire,

Embrâſons ce Palais, renverſons ces remparts,
Portez, donnez, lancez la mort de toutes parts.
Des fidèles Chrétiens Solime eſt le partage,
Rentrons, le fer en main, dans un ſaint héritage.
L'ennemi devant nous ſera contraint de fuir :
Ils combattent pour vaincre, un Chrétien pour mourir.

SCENE II.

SALADIN, ARGILLAN.

ARGILLAN.

Rends-nous Jeruſalem, ſors de la Cité ſainte :
Purge de ton aſpect ſa redoutable enceinte.
Oſes-tu ſoutenir avec ſécurité,
L'approche de ce lieu terrible & redouté ?
La foudre s'échappant du fond du ſanctuaire ;
Peut frapper tout-à-coup un mortel téméraire.
Le Ciel à chaque pas peut décider ton ſort ;
L'aſpect du tombeau ſaint peut te donner la mort.
Ainſi dans Iſrael cette arche menaçante
Opprimait autrefois une race inſolente :
Tout profane, à l'aſpect de ce lieu foudroyant,
Tout-à-coup renverſé tombait pâle & mourant.

SALADIN.

Le nom de la vengeance eſt encore à ta bouche.
Eh quoi, de ce tombeau tu reviens plus farouche !

Eh bien, commande-t-il à tes cruelles mains
De l'arroser du sang des malheureux humains ?

ARGILLAN.

Le Ciel pour te punir te déclare la guerre.

SALADIN.

Avec ce nom sacré tu dépeuples la terre!
Le fer sur la pensée a donc aussi des droits.

ARGILLAN.

La pensée est esclave & soumise à des Loix.
Mille Oracles divins ont annoncé sa route,
Ont commandé de croire, ont interdit le doute.
Il fut un tems où l'homme égarant sa raison,
Livrait à mille erreurs sa folle opinion;
Prodiguait à genoux un imbécile homage
A des Dieux insensés qu'il fit à son image;
Mais cette foule impie a perdu ses autels
A l'aspect de celui qui créa les mortels.
Il parut: tout-à-coup ces Dieux illégitimes
Fuyaient, se renversaient, rentraient dans leurs abîmes.
Celui que je t'annonce étonna les humains
Des prodiges sans nombre échappés de ses mains.
Le monde en le voyant admira sa puissance.
Répondez: pouviez-vous soutenir sa présence,
Esprits qu'il tourmenta, Spectres qu'il a chassés?
Il se promène en paix sur les flots couroucés.
A peine un doigt divin a touché sa paupiere,
Voi l'aveugle étonné recevant la lumiere.

Voi l'infirme en ſanté courant, exemt de maux,
La vie entre au cercueil, la mort fuit des tombeaux.
Ecoute le muet eſſayant la parole.
Ce Dieu reſſemble-t-il à ta coupable Idole?
Mahomet eſt un traître, un fourbe audacieux:
Il ment s'il s'eſt vanté qu'il montait dans les Cieux.
L'orgueilleux deſcendit dans ſon vil héritage;
Son Ciel eſt le tombeau, la mort fut ſon partage.
C'eſt envain que tu veux que mon bras criminel
Tolère un ſacrilége & lui laiſſe un autel.
L'autel & Mahomet ſeront reduits en cendre.
L'impoſteur n'aura pas la gloire d'en deſcendre;
Va, j'irai le ſaiſir d'un bras plein de fureur
Et le chaſſer du poſte où l'encenſe l'erreur,
Et bientôt le montrant traîné ſur la pouſſiere;
Je veux à l'Univers révéler ſa miſere.
Même ſort vous attend dans votre iniquité,
Complices inſolens de ſon impiété.
Je vais des châtimens d'une race coupable
Donner à l'Univers l'exemple épouvantable;
Et pour être en ce jour aſſûré de périr,
Il ſuffira d'être homme & de pouvoir mourir.

SALADIN.

Ecoute:

ARGILLAN *va pour ſortir.*

Non: des Cieux je cours venger l'injure.

SALADIN

Barbare, je t'arrête au nom de la Nature.

Veux-tu fermer ton cœur à ſa ſublime Loi ?
Il faut que tes fureurs s'appaiſeut devant moi.
Ami, paſſons en paix cet inſtant ſi rapide.
Interdiſons la guerre & le glaive homicide.
Que ce vil inſtrument qui ſert notre fureur,
Proſcrit & rejetté, ſoit un objet d'horreur,
Et qu'enfin dépoſant une haîne ennemie,
Par tout l'homme s'embraſſe & ſe reconcilie.
Penſes-tu, que jouet d'un effroyable ſort,
L'homme à l'homme ici bas vient apporter la mort ?
Que le Ciel a formé les méchans & les traîtres ?
Qu'un Tyran éternel tourmentant tous les êtres,
A nos ſens tout exprès attacha les douleurs,
Et que pour ſon plaiſir il inventa les pleurs ?
Contre l'homme animé d'une haîne implacable ;
Ne peux-tu t'abſtenir d'immoler ton ſemblable ?
Forcé par des cruels d'enſenglanter mes mains :
Hélas ! pour mon malheur je chéris les humains.
O ſort d'un Conquérant ! ô deſtin déplorable !
Vains lauriers que je hais ! gloire injuſte & coupable !
Chrétiens que j'ai vaincus, je cherche à vous fléchir,
Je demande la paix, ne pouvant vous haïr.

ARGILLAN.

Tu ne l'obtiendras point ; un vain eſpoir t'anime.
Il faut verſer du ſang pour effacer ton crime.
Telle eſt du Ciel vengeur l'irrévocable loi,
Ne parle plus de paix, il n'en eſt point pour toi.

SALADIN.

Dieu, qui lis dans les cœurs, Dieu, témoin de ſa rage,
Tu le vois, on m'entraîne aux plaines du carnage.
Toi, malgré le trépas que tu veux me donner,
Quand je t'aurai vaincu, je te veux pardonner.

SCENE III.

ROSEMOND, ARGILLAN.

ROSEMOND.

SEIGNEUR, je vous cherchais rempli d'impatience.

ARGILLAN.

Vous devriez plutôt éviter ma préſence.

ROSEMOND.

Sandomir ne doit plus exciter ce courroux.
J'ai parlé, je l'emporte : il eſt digne de vous.

ARGILLAN.

Il eſt digne de moi ! quel affront vous me faites !
Il eſt digne de vous, ſéducteur que vous êtes.

ROSEMOND.

Il veut vaincre l'amour dont il eſt combattu.

ARGILLAN.

Il veut vaincre, dit-il, ah le lâche eſt vaincu.

ROSEMOND.

Seigneur, pour votre Frere un peu de complaiſance.
Eh ! les faibles mortels ont beſoin d'indulgence.

N'embrasserez-vous point un frere infortuné ?

ARGELLAN.

Qui, moi ? Qu'il se repente, & tout est pardonné.
Suis-je son ennemi ? Non, malgré ma colere,
Malgré son crime affreux, je sens qu'il est mon frere.
Mon cœur ne se plaît point à haïr les mortels,
Et je n'ai de l'horreur que pour les criminels.

ROSEMOND.

Sachez que ses sermens, dans le sein qui le presse,
Seigneur, d'un prompt départ ont laissé la promesse.
Cette nuit il vous fuit. O vertueux enfans !
Je cours, je ne sens plus la vieillesse & les ans.

SCENE IV.

ARGILLAN, ZELIMERE, SELIME.

ARGILLAN.

O Toi, si la vertu dans ses nœuds te rappelle,
S'il est vrai que ton cœur abhorre une infidèle ;
De ta haine à mes yeux apporte les sermens,
Cesse de t'absenter de mes embrassemens.

ZELIMERE, *au fond du Théâtre.*

Selime, tu l'entends, je suis encor trahie.
Je te l'avais bien dit : ne souffrons pas qu'il fuye.

ARGILLAN, *apercevant Zelimere.*

La voilà : je ne puis, preſſé de toutes parts
De ſon coupable aſpect préſerver mes regards.
Mais courons l'écarter de cet objet funeſte ;
C'eſt trop peu de la fuir, je veux qu'il la déteſte.

ZELIMERE.

Quel horrible regard il a lancé ſur moi !
Ah ! Selime, l'ingrat va me manquer de foi ;
Tous mes ſens ſont frappés de cette horrible idée.
Fatale paſſion dont je ſuis poſſedée !
Selime, prens pitié de l'état où je ſuis,
Guide mes pas, dis-moi : quelle route a-t-il pris ?
Il ne peut nulle part éviter ma préſence.
Soutiens-moi, je me meurs, je le vois qui s'avance.

SCENE V.

SANDOMIR, ZELIMERE, SELIME.

SANDOMIR, *dans le fond du Théâtre.*

QUE vois-je ? Zelimere ! ah ! ciel ! je ſuis perdu.

ZELIMERE.

Seigneur, à mon aſpect vous ſemblez confondu.

SANDOMIR.

Je ne puis demeurer ; une loi trop ſévere,
Madame, malgré moi me fait chercher un frere.

ZELIMERE.

Ah ! Seigneur, répondez ; votre premier devoir,
Le ſoin le plus preſſant n'eſt-il pas de me voir ?
Parlez.

SANDOMIR.

Madame, il faut rompre enfin le ſilence.
Je m'étais trop flatté de la douce eſpérance
Que peut-être à vos pieds on pourrait m'oublier.
Mon cœur de mille nœuds ardent à ſe lier,
Ne voyait de péril, hélas ! qu'à vous déplaire ;
Mes yeux à mes côtés ne voyaient pas mon frere ;
Les Chrétiens enflâmés d'un couroux furieux,
Un mortel plus puiſſant & plus terrible qu'eux.
Vous ne connaiſſez pas ce vieillard redoutable.
D'un pouvoir étonnant ſa préſence m'accable.
Par-tout il ſuit mes pas dans ce triſte ſéjour.
J'ai longtems dans ſes bras combattu pour l'amour.
Malgré mes vains efforts il a fallu ſe rendre.
Contre un vieillard en pleurs je n'ai pu me deffendre ;
Et s'emparant des droits que je vous ai donnés,
Il a ſaiſi l'empire en mes ſens étonnés.

ZELIMERE.

Que l'on doit peu compter ſur ta vaine tendreſſe !
Qu'avec légereté tu trahis ta maitreſſe !
Tu cours m'abandonner, & tu fuis de mes bras
A la voix d'un mortel que tu ne connais pas.
Qu'importent des brigands & leur vaine furie ?
Laiſſe-les murmurer & menacer ta vie.

Vaut-il mieux me trahir qu'affronter le trépas ?
Lâche, ſi tu m'aimais, tu ne les craindrais pas.
Selime, où retrouver la paix que j'ai perdue ?
Je hais l'inſtant fatal qui t'offrit à ma vue;
Où je ſentis l'amour s'attacher à mon cœur.
Je crus que cet ingrat m'apportait le bonheur !
Depuis ce jour fatal, éperdue, égarée,
Je viens, je cours, je fuis, je meurs déſeſperée.
Ah ! ma chere Selime, où porter ma douleur ?
Où trouver une main qui ſoulage mon cœur ?

SANDOMIR.

Madame, épargnez-moi ces cruelles allarmes.
Je ſuis près de périr quand vous verſez des larmes;
(A part.)
Soleil, dont la clarté ſans relâche me luit,
Daigne finir le jour, laiſſe avancer la nuit.

ZELIMERE.

Je t'entends, & tu veux qu'aux douleurs condamnée,
Ton amante demain s'éveille abandonnée.
Je renonce au ſommeil; promenant mes ennuis,
Seule je paſſerai le ſilence des nuits.
Sentinelle aſſidue, éveillée à toute heure,
Errante en ce palais, autour de ta demeure,
Perfide, malgré toi je ſaurai te ſauver
Des criminelles mains qui viendront t'enlever.
Mais c'eſt trop m'oppoſer à la fuite d'un traitre.
Devant moi déſormais garde-toi de paraître.
Fui.

SANDOMIR

SANDOMIR *fait effort pour ſortir.*

Malheureux ! ſortons : je ne puis avancer.

ZELIMERE, *courant ſur ſon paſſage.*

Une amante en fureur te défend de paſſer.
O toi, que j'idolâtre en ma rage impuiſſante,
Ennemi que j'abhorre & dont l'aſpect m'enchante,
Tyran, qui me ſoumets à cette horrible loi,
Je déteſte l'amour que je reſſens pour toi.
Tremble de me braver & connais ma furie,
Tu veux m'abandonner, traître, je t'en défie.
Par-tout à tous les yeux nos feux ſeront offerts,
Je te ſuivrai, parjure, au bout de l'univers;
Et je prétends enfin dans l'eſpoir qui me guide,
A l'univers entier dénoncer un perfide.
Je ſaurai te contraindre, errant, deſeſperé,
A ſupporter l'amour que tu m'as inſpiré.
Il fallait t'annoncer, & te faire connaître;
Tu devais m'avertir que tu n'étais qu'un traître.
Tu crus que ſans me plaindre,acceptant mes malheurs,
Je me conſolerais à répandre des pleurs.
Lâche, tu t'abuſais. Amante inéxorable
Je te tourmenterai d'un amour déplorable.
Je t'entendrai gémir de l'excès de mes feux,
Mes plaintes, mes tranſports te rendront malheureux.
Je voudrais que partout une amante abuſée,
Tirât de ſon perfide une vengeance aiſée;

Le ſuivît en tous lieux attachée à ſes pas ;
C'eſt ainſi qu'il faudrait nous venger des ingrats.
(Elle va pour ſortir ; Sandomir ſe met ſur ſon paſſage.)

SANDOMIR.

Arrêtez... Fuyez-moi... Zelimere... Cruelle !
Demeurez...

ZELIMERE.

Laiſſe-moi : quoi , tu veux , infidele....

SANDOMIR.

Vous oſez balancer ! redoutez mes fureurs.
Ah ! demeurez , vous dis-je : un pas de plus je meurs.
(Il met la main ſur ſon épée.)

ZELIMERE.

De ſes ſens tout à coup , quel déſordre s'empare !

SANDOMIR.

Eh bien , puiſqu'il le faut , triomphe donc , barbare ;
Tyranniſe à ton gré ton malheureux amant.
Je ceſſe de combattre un fatal aſcendant.
L'obſtacle qu'on m'oppoſe enflâme ma colere.
Dans mes emportemens je cours braver mon frere ;
Je ne le connais plus s'il oſe me blâmer.
C'eſt malgré l'univers que je prétens t'aimer.
La raiſon m'abandonne & fuit un miſérable.
Je ne redoute plus de me rendre coupable.
Commande à tous mes ſens que tu vas égarer.
Sorti de mon devoir , je n'y veux plus rentrer.

L'amour, le tendre amour, dut être légitime :
Eſt-ce ma faute à moi, ſi l'on en fit un crime ?
C'en eſt fait : dût la honte être mon châtiment,
Dût le crime à tes pieds attendre ton amant,
N'importe, il faut t'aimer. Sortez de ma mémoire
Préjugés de l'honneur, vains ſouvenirs de gloire.
Chrêtiens, à votre loi je ne ſuis plus ſoumis,
Je ne vous connais plus que pour mes ennemis.

ZELIMERE.

Tous ces tranſports d'amour ont calmé ta maitreſſe.
Sandomir, puis-je enfin compter ſur ta promeſſe ?
Mais tu m'abandonnais, tu promis en effet...

SANDOMIR.

Sais-je ce que j'ai dit ? Sais-je ce que j'ai fait ?
Eh ! le puis-je ? Di : moi, dont l'ame eſt éperdue ;
Qui meurs lorſqu'un inſtant t'éloigne de ma vue !
Eſclave, je te ſuis, eſclave, je te ſers,
Et je ne puis, hélas ! m'échapper de mes fers.

ZELIMERE.

Qu'elle paix dans mon cœur ſuccède à tant d'allarmes !
Qu'un inſtant de bonheur récompenſe de larmes !
Va rompre les ſermens que tu fis en ce jour,
Va les rétracter tous, hormis ceux de l'amour.

(Elle ſort.)

SANDOMIR. *Il va pour ſortir.*

Allons ... ciel ! je frémis, mon ennemi s'avance.
Le bonheur peut-il être où n'eſt point l'innocence ?

SCENE VI.

ROSEMOND, SANDOMIR.

(Il va pour ſortir.)

ROSEMOND.

VOulez-vous vous ſouſtraire à mes pas chancelans?
Jeune homme, reſpectez la vieilleſſe & les ans.

SANDOMIR.

Pourquoi pourſuivez-vous un mortel miſérable?

ROSEMOND.

Vous ne me fuiriez pas, ſi vous n'etiez coupable.

SANDOMIR.

Je ne la quitte point : ceſſez de l'eſperer.
Eſt-il en mon pouvoir de ne point l'adorer?

ROSEMOND.

Eh! quoi, vous paraiſſez ſenſible à mes allarmes;
Et ſoudain ſans reſpect triomphant de mes larmes,
Mes chagrins ſont perdus, mes pleurs ſont oubliés,
Et ſortant de mes bras vous courez à ſes pieds.
Seigneur, c'eſt me traiter avec irrévérence,
Et je me laſſe enfin d'une telle inconſtance.

SANDOMIR.

Ne m'importunez plus, je ſuis las de ſouffrir.
Il faut ceder, il faut l'adorer ou périr.

ROSEMOND.

Vous rejettez envain le joug qu'on vous impoſe.
Le ciel à vos amours ſe préſente & s'oppoſe.
Envain contre ſes loix vous oſez murmurer,
Vous n'avez pas le droit de vous deshonorer.
Allez, adorateur d'une femme coupable
Vous vanter à ſes pieds d'une ardeur mépriſable.
Bientôt tous les Chrétiens viendront vous y chercher,
Et moi, qui jure ici de vous en arracher.

SANDOMIR.

Mon cœur indépendant ſait braver la menace.
Une telle défenſe enhardit mon audace,
Seigneur, ſuis-je en effet ſoumis à votre loi ?
Quel eſt cet aſcendant que vous prenez ſur moi ?
Le ciel vous chargea-t-il du ſoin de me conduire ?

ROSEMOND.

Il faut bien que le ciel m'ait donné quelque empire.

SANDOMIR.

Que me demandez-vous ? Que veut votre fureur ?
Le redoutable amour n'eſt-il pas dans mon cœur ?
Pouvez-vous me guérir du mal qui me poſſède ?
Hélas ! il s'en faut bien ; vous n'avez pour remède
Que des reproches vains, des conſeils impuiſſans ;
Vous ne réuſſiſſez qu'à troubler les amans.

ROSEMOND.

Jettez-vous dans mon ſein. Ah ! n'en cherchez point d'autre :
L'approche de mon cœur doit ſoulager le vôtre.
(Sandomir s'appuie ſur le ſein de Roſemond.)

De quelles paſſions, grand Dieu, ſont conſumés
Tous ces fréles mortels un inſtant animés !

SANDOMIR, *ſortant effrayé des bras de Roſemond.*

Quelle était mon erreur ? imprudent ! je m'égare
Au ſein d'un ennemi, dans les bras d'un barbare !
Inſenſé ! l'on m'adore, & je ſuis malheureux !
Inflexible vieillard que j'ai cru généreux !
Ah ! c'eſt trop abuſer de mon ſort déplorable.
Vous ne jouirez point du malheur qui m'accable ;
Je deffendrai l'objet qu'on prétend m'enlever,
Je mettrai déſormais ma gloire à vous braver.
Je combats, s'il le faut, les Chrétiens, & vous-même.
Je perirai dumoins en perdant ce que j'aime.
Ciel ! que vois-je ? Eſt-ce moi qui fais couler vos pleurs ?
Vous ajoutez, cruel, le comble à mes douleurs.
Dans mes ſens éperdus vous jettez l'épouvante.
Seigneur, ne pleurez point, j'oublirai mon amante.

ROSEMOND.

Rougiſſez-vous enfin de vos emportemens ?
Venez les expier dans mes embraſſemens.
Seigneur, ſuivez mes pas ; que ma main vous délivre.
Venez.

SANDOMIR.

Où voulez-vous me contraindre à vous ſuivre ?

ROSEMOND.

Où l'honneur vous conduit, dans le camp des chrétiens.

SANDOMIR.

Ai-je mis en balance & vos pleurs & les ſiens ?
J'ai perdu ma raiſon : une ivreſſe inſenſée
Lorſque je vous aborde, égare ma penſée.
Qui, moi ! je vous ai plaint ! vous, mon perſécuteur,
Vous, dont la cruauté s'oppoſe à mon bonheur.

ROSEMOND.

Juſte ciel ! à quel point ſa raiſon l'abandonne !
Suivez-moi.

SANDOMIR.

Non, vous dis-je.

ROSEMOND.

Eh bien, je vous l'ordonne.

SANDOMIR.

Vous !

ROSEMOND.

Oui : vous entendez mes ordres abſolus,
Obéiſſez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SANDOMIR, *effrayé.*

La foudre m'a frappé. Quelle horreur m'environne !
Je puis déſobéir aux ordres qu'on me donne.
Et je cours de ce pas...

ROSEMOND.

Arrête, ou cette main
D'un vieillard expirant va fermer ton chemin.

SANDOMIR.

Non : vous profitez trop d'un penchant qui m'abuſe.

ROSEMOND.

Je tombe à tes genoux : c'eſt toi que j'en accuſe.

SANDOMIR, *reculant, avec effroi.*

Barbare, levez-vous : mes ſens ſont effrayés.
Je ſuis épouvanté de vous voir à mes pieds.

ROSEMOND, *à genoux.*

Ingrat, il te ſied bien de braver ma tendreſſe.

SANDOMIR.

Je ne me connais plus.

ROSEMOND.

Fuiras-tu ta maitreſſe ?

SANDOMIR.

Oui tyran ; levez-vous : je cours vous obéir,
Et tremblant devant vous, je cherche à vous fléchir.

SCENE VII.

ROSEMOND, ARGILLAN, SANDOMIR.

ARGILLAN.

ENFIN ſerait-il vr i que renonçant au crime ?....

ROSEMOND.

Votre frere, Seigneur, mérite votre eſtime.
Il court déſavouer un ſi coupable feu.

ARGILLAN.

Eh bien, que tarde t-il de m'en faire l'aveu ?

ROSEMOND.

Je vous réponds pour lui de ſon indifférence.

SANDOMIR.

Que dites-vous ? qui, moi ? non ce discours m'offense :
Je ne promis jamais de ne point l'adorer,
C'est bien assez hélas ! de m'en voir séparer.

ARGILLAN.

Lâche, qui te complais dans une flâme impure,
De tes impiétés tu combles la mesure.

ROSEMOND.

Seigneur, c'est votre frere, ah! montrez moins d'aigreur,
Ah ! daignez le traiter avec plus de douceur.

SANDOMIR.

Je brave ces transports d'impuissante colere,
Je l'avoue hautement, j'adore Zelimère.
Dans ce constant amour je veux persévérer,
Et malgré tes fureurs je prétends l'adorer.

ROSEMOND, *à Sandomir.*

Venez,

SANDOMIR.

Non, laissez-moi : cette enceinte est sacrée ;
Qui de vous oserait m'en défendre l'entrée ?
Et puisqu'on s'en hardit à me parler ainsi...
Je suis libre en effet de demeurer ici.

ROSEMOND, *le prenant par la main.*

Suivez-moi : voulez-vous par votre résistance
Contre un faible veillard user de violence ?



SCENE VIII.

ARGILLAN, OSCAR.

ARGILLAN.

O crime ! ô deshonneur que je ne puis ſouffrir !

OSCAR.

Votre main cependant balance à le punir.
Quoi, vous aimez le Ciel & ſouffrez quon l'offenſe !

ARGILLAN.

Il n'eſt pas vrai : je cours embraſſer ſa défenſe.
Mais d'un trouble inconnu je me ſens arrêter,
Un doute plein d'horreur..,

OSCAR.

Le crime eſt de douter.

ARGILLAN.

Mon frere...

OSCAR.

Il eſt peut-être aux pieds d'une infidèle,
Allez, courez, tremblez que l'on ne vous rappelle.

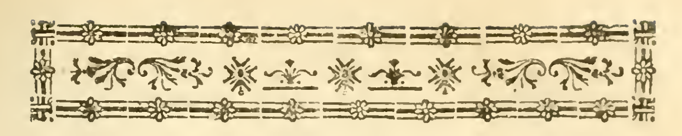
ARGILLAN.

J'y vole, ſuivez-moi : perfide, tu mourras.
Vous avez prononcé l'arrêt de ſon trépas.
J'abandonne à vos mains le ſoin de ſon ſuplice.
C'en eſt fait ; je vois bien que Dieu veut qu'il périſſe.

OSCAR, *ſeul.*

Il mourra, mais ſa mort ne remplit pas mes vœux,
Je ne puis me ſauver qu'en les perdant tous deux.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZELIMERE, *seule.*

POURQUOI differe-t'il de paraître à ma vue?
Venait-il me tromper? m'a-t-il encor déçue?
Que mon cœur mal instruit connait peu les amans!
Hélas! doit-on compter sur tous leurs vains sermens?
D'où vient que tout mon corps d'épouvante frissonne?
Ah mon cœur m'avertit que l'ingrat m'abandonne.

SCENE II.

ZELIMERE, SÉLIME.

ZELIMERE,

SÉLIME, que fait-il? où va-t-il? qu'a-t-il dit?
Parle: n'est-il pas vrai que l'ingrat me trahit?

SÉLIME,

Je l'ai suivi des yeux, dès qu'il m'a vû paraître,
Madame, ses regards...

ZELIMERE.

Il est parti peut-être.

Pour dérober ſa fuite a-t-il pris des détours?

SÉLIME.

Non, non, vous l'outragez par d'injuſtes diſcours,
Et j'ai vû les douleurs dont ſon ame eſt touchée.
Tantôt triſte, réveur & la tête penchée,
Tantôt levant les mains & montrant ſes regrets,
Il détournait ſes yeux pleurans vers le Palais.
Deux Chevaliers Chrétiens le retenaient à peine.
Il voulait revenir : on le preſſe, on l'entraîne :
Ses efforts de leurs mains n'ont pû le délivrer,
Dans leur Temple profane ils l'ont contraint d'entrer.

ZELIMERE.

Comment ne vois-tu pas qu'il ſe laiſſe conduire?
C'eſt un fourbe, te dis-je, il voulait me ſéduire.

SÉLIME.

Mais ſongez qu'il ne peut, quelques ſoient ſes deſſeins...

ZELIMERE.

Quoi, le traitre n'a pû s'échapper de leurs mains?
Contre tous révolté l'as-tu vû ſe débattre?
Pour demeurer fidèle a-t-il oſé combattre?
Ce Chrétien eſt un lâche, un traître, un impoſteur.
Il ne m'a point aimée... Ah mortelle douleur!
Et je le laiſſe en paix s'applaudir de ſon crime!
Peut-être en ce moment loin des murs de Solime...
Sujets de Saladin, courez de toutes parts,
Le tems preſſe, armez-vous, veillez ſur nos remparts.

Arrêtez ce Chrétien, ſa perte eſt néceſſaire;
Il connait les deſſeins de la Cour de mon pere.
Cours, Sélime, di - leur que tu viens de ſa part,
Mais moi même courons... J'arriverai trop tard.

(Elle rencontre Argillan ſur un côté du Théâtre, elle fait un mouvement qui peint ſa frayeur & ſa haîne, & ſort de l'autre côté.)

SCENE III.

ARGILLAN, *ſeul.*

IL eſt donc accompli ce ſacrifice horrible!
Ah! lorſqu'on eſt barbare, on doit être inſenſible.
Dans ce ferment fatal, exemptes de ſoupçon
Ses levres comſommaient le funeſte poiſon.
O Ciel! ai-je aſſez loin pouſſé la barbarie?
Ai-je dû pour te plaire attenter ſur ſa vie?
Toi qui me ſecondais dans ce fatal moment,
De quel œil, Dieu vengeur, me vois-tu maintenant?
Di - ſuis-je vertueux? aſſaſſin de mon frere
Je te viens de ſon ſang demander le ſalaire.
Di quel prix ta bonté réſerve à ma fureur?
Quel horrible remord naît au fond de mon cœur!
Malheureux! ſi ma rage était illégitime!
M'avertis-tu, Grand Dieu, que j'ai commis un crime?

SCENE IV.

ARGILLAN, SANDOMIR, *sur un côté du Théâtre.*

SANDOMIR.

QUI m'amène en ces lieux? & qu'y viens-je chercher?
Ah je n'ai plus d'amante, il faut s'en arracher.
Est-ce à moi d'aborder cette auguste demeure?
Avant que d'en sortir il faudra que j'y meure.
Zelimère, ton cœur doit-il me pardonner?
J'ai juré de te fuir & de t'abandonner.
Recours des malheureux, ô mort, viens, je t'appelle.
Mes vœux sont exaucés, je sens sa main cruelle.
Déja mon corps tremblant ne peut se soutenir.
Tous mes sens sont frappés & sont près de périr.
Ce changement subit hélas! est nécessaire :
Sans doute on ne peut vivre en perdant Zelimère.

(Il se laisse tomber dans un fauteuil. Argillan veut avancer & recule avec effroi, il fait divers mouvemens qui peignent son désespoir.)

ARGILLAN.

En voyant de quel coup l'a frappé ma fureur,
Je recule saisi d'épouvante & d'horreur.

(A demi-voix.)

O toi, de qui mes mains ont comblé la ruine,
Tu ne soupçonnes pas celui qui t'assassine!

SANDOMIR.

Mon frere ; approchez-vous : venez ſauver mes jours.

ARGILLAN, *à part.*

De la main qui l'immole il attend un ſecours,

SANDOMIR.

Mon frere, un feu cruel m'embrâſe & me dévore.

ARGILLAN.

Ce frere que tu vois & que ta bouche implore,
Nomme-le ton bourreau, tu meurs empoiſonné.

SANDOMIR.

Moi ! d'un poiſon fatal... & qui me l'a donné ?

ARGILLAN.

Moi !

SANDOMIR

Vous ! il ſe pourrait !... non : vous êtes mon frere.
Qui, moi ! je meurs, ô Ciel ! & je perds Zelimère !

(*Embraſſant Argillan.*)

Cette mort m'épouvante. Es-tu mon aſſaſſin ?
Barbare, il m'eſt affreux de périr de ta main...

ARGILLAN, *ſe jettant à ſes genoux.*

Je l'avoue à tes pieds, oui mon ame égarée,
Le trouble de mes ſens, ma main déſeſperée...
Je l'ai cru, j'ai penſé qu'un horrible devoir...
J'ai commis ce forfait ! l'ai-je pû concevoir ?

SCENE V.

ROSEMOND, ARGILLAN, SANDOMIR.

ROSEMOND.

O ſpectacle touchant pour mon ame attendrie!
Le bonheur m'attendait au terme de ma vie.
Voilà ce que mon cœur t'a cent fois demandé;
Ciel propice à mes veux tu me l'as accordé.
(*Sandomir marque ſon étonnement, Argillan fait un mouvement pour ſe relever.*)
Ah! demeure un inſtant au genoux de ton frere,
Demeure, en cet état crains-tu de me déplaire?
O vous, que j'idolâtre, ô vertueux enfans,
Souffrez que je me mêle à vos embraſſemens.

ARGILLAN, *ſe levant bruſquement.*

N'avancez pas, ô Ciel! reculez d'épouvante,
Tremblez de m'aborder.

ROSEMOND.

Qand ta vertu m'enchante,
Mon fils, lorſque pour moi dépoſant ta fureur,
Je te vois...

ARGILLAN.

Voyez-moi d'un regard plein d'horreur,

ROSEMOND.

Ton frere...

ARGILLAN.

ARGILLAN.

Le voilà; connaissez tout mon crime :
Je suis un assassin, vous voyez ma victime.

ROSEMOND.

Ton frere ! malheureux ! ô Chrétien forcené !
Sandomir, le cruel t'a donc assassiné !
Eh bien, tremble, pâlis: en immolant ton frere,
Tu te trouves, barbare, en présence d'un pere.

ARGILLAN.

Vous ! où fuir ?

SANDOMIR, *avec transport.*

Vous mon pere !

ARGILLAN.

O forfait ! ô terreur !

ROSEMOND.

Oui je le suis, crois-moi : ce nom me fait horreur.

SANDOMIR, *se levant avec effort.*

Le Ciel parle à mon cœur & m'inspire l'envie
De mourir sur le sein qui m'a donné la vie.

ROSEMOND.

Mon cher fils, ton bourreau m'associe à ton sort,
Le coup qu'il t'a porté va me donner la mort.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, ZELIMERE.

ZELIMERE.

IL ne vous suivra point, non, malgré sa promesse :
Vous êtes des brigands & je suis sa maitresse.
J'ai reçu ses sermens. Ne m'as-tu point promis
Que tu ne suivrais pas nos cruels ennemis ?

Perfide, tu te tais, & ta vue égarée...
De quel œil il regarde une amante éplorée!

SANDOMIR, *les yeux égarés, sortant des bras de Rosemond.*

Où suis-je? quelle pompe? & qu'est-ce que je voi?
Tous mes maux sont finis: Zelimere est à moi.
Je puis donc à son sort unir ma destinée.
On allume partout les flambeaux d'Himenée...
O Ciel! on me l'enlève... Elle me tend les bras.
Courons la délivrer... On arrête mes pas.
On me presse, on m'entoure & la foule s'augmente;
Ah! barbares Chrétiens, rendez moi mon amante.

(Il veut courir après elle, on l'arrête.)

(A son pere qui le tient embrassé.)

Implacable ennemi, toi qui m'en as privé,
Rends moi, rends moi l'objet que tu m'as enlevé.

(Il se laisse tomber dans le fauteuil.)

ZELIMERE.

(Zelimere qui est tombée évanouie dans les bras de Selime reprend ses sens, elle s'élance vers Sandomir.)

Me voilà, cher amant, & je respire encore.
Presse la triste main de celle qui t'adore.
N'entends-tu point mes cris? ne sens-tu point mes pleurs?
Tu dois me reconnaître hélas! à mes douleurs.

SANDOMIR, *dans le fauteuil.*

Qu'entends-je? quelle est donc cette voix gémissante?

ZELIMERE.

Hélas! tu méconnais la voix de ton amante!

SANDOMIR, *la regardant d'un œil étonné.*

Zelimere, c'est vous! quelle était mon erreur!

Chere amante, la mort a donc glacé mon cœur.
Je cherche cet amour que je ne pus contraindre,
Déja je t'aime moins & je le ſens s'éteindre.
Zelimere, la mort va donc nous ſéparer;
J'ai peine à me réſoudre à ne plus t'adorer.
De mes yeux pour jamais je te vois diſparaître,
Et l'un pour l'autre, hélas! nous allons ceſſer d'être.
C'en eſt fait & je touche à mon dernier ſoupir,
Ne parlons plus d'aimer, il s'agit de mourir.

ZELIMERE.

Qui, nous! nous ſéparer! ô tendreſſe inutile!
Je te ſuivrai du moins dans ton dernier azile.

SANDOMIR.

Mon pere, ſoyez moins affligé de mon ſort,
Plaignez ce malheureux qui m'a donné la mort.
Je la ſens s'approcher, je meurs... Adieu mon pere,
Si vous m'avez aimé, pardonnez à mon frere.

ROSEMOND.

Il expire: ô mon fils!

ZELIMERE, *ſe penchant vers Sandomir.*

Sandomir! Il n'eſt plus.
Allons, il faut bannir des regrets ſuperflus:
Je ſais ce que doit faire une amante en furie,
Mais ce monſtre un inſtant me rappelle à la vie.
Sanguinaire Chrétien, bourreau de mon amant,
Tigre lâche & cruel, execrable brigand,
Livre toi maintenant à ton horrible joye,
Triomphe, ſcélérat, ſur l'innocente proie.
Aſſaſſin, dont l'aſpect me fait frémir d'horreur,
Di-moi, que t'a ſervi l'excès de ta fureur?

Ne vais-je pas mourir ? tu dois frémir encore,
Je cours me réunir à l'amant que j'adore.
Sandomir, en dépit de ton lâche bourreau
Je m'élance après toi dans la nuit du tombeau ;
(Elle ſe tue.)
L'innocence périt, méchant, vis, ſi tu l'oſes.

ROSEMOND.

Miſérable, tu vois les malheurs que tu cauſes.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, SALADIN.

SALADIN.

ZELIMERE expirante ! O Pere infortuné !
De morts & de mourans je ſuis environné.
Ma fille, apprenez-moi quelle main criminelle
Oſa...

ZELIMERE.

La mienne ſeule...

SALADIN.

Ah que dis-tu cruelle ?
Et quel horrible trait tu plonges dans mon ſein !

ZELIMERE.

Vous voyez mon Amant, ce monſtre eſt l'aſſaſſin.
Mon Pere, pardonnez : je n'ai pû lui ſurvivre.
Quand je l'ai vû mourant il a fallu le ſuivre,
Et contre la douleur que me cauſoit ſon ſort,
Hélas ! je n'ai trouvé de ſecours que la mort.

SALADIN.

Ne comptais-tu pour rien les tendreſſes d'un Pere ?
Tu meurs, ma fille, & moi je reſte à la lumiere !

Et moi je vais traîner la pourpre & mes ennuis.
Ah le plus malheureux de ceux que tu pourſuis,
Deſtin, c'eſt le mortel qui gémit ſur un trône,
C'eſt cet infortuné qui porte une couronne.
Délivrez mes regards d'un ſpectacle cruel,
Qui déchire & tourmente un cœur trop paternel.

(On emmène Zélimère.)

ROSEMOND, *à Argillan.*

N'as-tu pas conſommé ton horrible vengeance?
Eh bien, que tardes-tu d'éviter ma préſence?
Penſes-tu que je vais, acceptant tes ſecours,
Lâchement avec toi traîner mes derniers jours?
Qu'un Pere ſcandaleux de l'honneur s'affranchiſſe,
Et porte à tes côtés le nom de ton complice?
Faut-il que t'embraſſant & nous montrant unis,
J'accompagne par tout l'aſſaſſin de mon fils?

ARGILLAN.

Seigneur, conſolez-vous, la rage qui m'anime...

(Il veut ſe tuer, Roſemond le déſarme.)

ROSEMOND.

Eſt-ce par un forfait que l'on expie un crime?

ARGILLAN.

Vous arrêtez le coup que je veux me donner,
Eſt-ce pour me punir ou pour me pardonner?
O mort, que tu me plais! que tu m'es néceſſaire!
Lorſqu'aux tourmens du crime on cherche à ſe ſouſtraire,
C'eſt à toi ſeule, ô mort, que l'on doit recourir,
Le ſupplice eſt de vivre & non pas de mourir.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, L'EMIR.

L'EMIR.

SALADIN, paraiſſez : le peuple eſt en allarmes.
Les Chrétiens ſoulevés ont déja pris les armes,
Seigneur, & contre vous abuſant de la paix,
Ont oſé s'avancer vers les murs du Palais.
Oſcar plaint Sandomir, leur parle, les anime
A venger ſon trépas, à punir un tel crime.
Ils demandent, Seigneur, avec des cris hautains;
Que ſur l'heure Argillan ſoit remis en leurs mains.
Moi, je crains qu'en effet ces Chrétiens homicides
Ne cachent des complots & des deſſeins perfides.
Du glaive menaçant armez ce bras vengeur.
Montrez aux inſolens leur auguſte vainqueur.
Venez intimider leur audace trop fiere,
Et que leurs fronts tremblans rentrent dans la pouſſiere.

ARGILLAN.

Quoi, le perfide Oſcar! ce traître audacieux,
Qui pour mieux m'égarer s'autoriſant des Cieux,
Oſa me commander ce forfait déteſtable!
O lâche ctiminel! ô fourbe abominable!
Où le joindre? En quel lieu l'attaquer, le frapper?
Guidez mes pas: Ah Ciel! s'il allait m'échapper!
Je l'attaque, & ſaiſi dans un élan rapide,
Mes coups précipités couvriront le perfide.

Quel plaisir de le voir expirant de ma main,
Et sous le trait vengeur se débattant en vain!
Allons, courons, volons, cédons à ma furie;
Ciel! un instant de plus je lui laisse la vie!
(*Il sort.*)

SALADIN.

O tems qu'étonneront ces étranges fureurs,
Où l'homme détrompé, détestant ses erreurs,
Reprendra sa raison qu'égara l'ignorance,
Tems qui remplacerez ces siécles de démence,
Ne me confondez point avec tous ces Brigands;
J'atteste devant vous que je hais les Tyrans,
Que des cruels humains mon cœur fut idolâtre;
Si l'on peut m'accuser du crime de combattre,
Je puis dans ces horreurs, où je me vis forcé,
Rendre compte du sang que mes mains ont versé.

SCENE IX & *derniere.*

Les Acteurs précédens, ARGILLAN, *un poignard à la main.*

ARGILLAN.

FURIEUX, écartant la foule qui le presse,
J'ai couru le saisir d'une main vengeresse.
Il repoussait le coup, mais ce glaive vainqueur
Est descendu sanglant dans le fond de son cœur.
(Ah le traître égarant ma funeste colere,
M'a fait assassiner mon déplorable Frere.)

Sur ſon cœur palpitant j'ai retenu ma main :
Je l'ai fait expirer le poignard dans le ſein.
Il eſt un malheureux plus criminel encore,
Son ſupplice eſt tout prêt.

(*Il ſe tue.*)

ROSEMOND.

Juſte Ciel, que j'implore !
Cruel, ton repentir eut pû le déſarmer.

ARGILLAN.

Je me meurs... Adieu... vous que je n'oſe nommer.

SALADIN, *à Roſemond.*

Le Ciel nous livre hélas ! à des deſtins ſemblables.
Qu'il nous donne à ſouffrir des maux épouvantables !
Frappés des mêmes coups : en nos communs malheurs,
Peres infortunés, allons mêler nos pleurs.

APPROBATION

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, Garde des Sceaux, le préſent Manuſcrit, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Verſailles le 14 Avril 1769. LEBRUN.